Document généré le 2 juin 2025 01:15

Recherches sociographiques

Iroquoisie. Considérations générales autour d'une œuvre de Léo-Paul Desrosiers

Denys Delâge et Jean-Philippe Warren

Volume 42, numéro 1, 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057415ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057415ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Delâge, D. & Warren, J.-P. (2001). Iroquoisie. Considérations générales autour d'une œuvre de Léo-Paul Desrosiers. *Recherches sociographiques*, *42*(1), 53–99. https://doi.org/10.7202/057415ar

Résumé de l'article

Cet article entend revenir sur les quatre tomes *d'Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers, récemment parus après un demi-siècle d'oubli. Dans cette œuvre magistrale à plusieurs points de vue, écrite d'une plume alerte, l'auteur pose plusieurs hypothèses qui anticipent les paradigmes historiographiques contemporains. Les auteurs de cet article tentent de revenir sur l'œuvre en l'analysant sous trois rubriques. C'est ainsi qu'ils explorent d'abord l'histoire de Desrosiers et les principaux facteurs qui expliquent un certain silence qui a longtemps entouré son œuvre. Ils analysent ensuite l'œuvre en elle-même, sous l'angle de son érudition archivistique et de ses pistes interprétatives, mais aussi de sa perspective globale. Ils terminent par une critique de l'intention que sert *Iroquoisie* dans l'économie de l'écriture personnelle du romancier, ainsi que dans la défense des idéologies auxquelles adhérait alors l'intellectuel. De cette analyse se dégage une œuvre convaincante, dont la complexité et les contradictions internes enrichissent la compréhension de l'histoire de la Nouvelle-France plutôt que de la clore sur elle-même ou de l'invalider en son principe même.

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

IROQUOISIE. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES AUTOUR D'UNE ŒUVRE DE LÉO-PAUL DESROSIERS

NOTE CRITIQUE

Denys DELÂGE
Jean-Philippe WARREN

Cet article entend revenir sur les quatre tomes d'*Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers, récemment parus après un demi-siècle d'oubli. Dans cette œuvre magistrale à plusieurs points de vue, écrite d'une plume alerte, l'auteur pose plusieurs hypothèses qui anticipent les paradigmes historiographiques contemporains. Les auteurs de cet article tentent de revenir sur l'œuvre en l'analysant sous trois rubriques. C'est ainsi qu'ils explorent d'abord l'histoire de Desrosiers et les principaux facteurs qui expliquent un certain silence qui a longtemps entouré son œuvre. Ils analysent ensuite l'œuvre en elle-même, sous l'angle de son érudition archivistique et de ses pistes interprétatives, mais aussi de sa perspective globale. Ils terminent par une critique de l'intention que sert *Iroquoisie* dans l'économie de l'écriture personnelle du romancier, ainsi que dans la défense des idéologies auxquelles adhérait alors l'intellectuel. De cette analyse se dégage une œuvre convaincante, dont la complexité et les contradictions internes enrichissent la compréhension de l'histoire de la Nouvelle-France plutôt que de la clore sur elle-même ou de l'invalider en son principe même.

Recherches sociographiques, XLII, 1, 2001 : 53-99

> Rien n'importe plus que de découvrir la réalité canadienne et d'en considérer ensuite les leçons. En elle reposent tout le présent et tout l'avenir.
>
> Léo-Paul DESROSIERS,
> « Réalités canadiennes-françaises »,
> *L'Action nationale*, vol. XVIII, octobre 1941.

Il est difficile de parler de l'œuvre de Léo-Paul DESROSIERS sans s'étonner du peu de place que les historiens lui ont faite depuis cinquante ans. Cet homme n'aurait pas existé qu'il ne serait pas cité moins souvent. Et pourtant il nous semble que ses écrits sur les Amérindiens constituent une interprétation tout simplement passionnante de l'histoire des premiers temps de la colonie de la Nouvelle-France ; et une histoire d'autant plus passionnante, d'autant plus riche, qu'elle rejoint certaines des avancées les plus novatrices de l'histoire amérindienne actuelle. On peut certes compléter l'œuvre historique de Desrosiers, lui reprocher parfois des interprétations douteuses, retrancher ici et là des passages écrits dans l'ignorance des derniers développement de la recherche, il nous semble cependant n'avoir que des louanges à lui adresser, compte tenu du demi-siècle environ qui nous sépare de ses écrits, quand vient le temps d'apprécier la perspective globale qui fut la sienne.

Nous avouons être intrigués par l'œuvre de Desrosiers depuis le jour où Denys Delâge, tombé sur le manuscrit d'*Iroquoisie* à la fondation Lionel Groulx, fit part à Denis Vaugeois de l'importance de le publier enfin après tant d'années d'oubli. Nous voyons dans l'initiative de Denis Vaugeois des Éditions du Septentrion un événement marquant de la production littéraire et historique québécoise qui justifie une réflexion sur un auteur d'un exceptionnel talent. Le lecteur trouvera en annexe notre commentaire critique sur le travail de mise à jour et d'édition du manuscrit d'*Iroquoisie*.

Jean-Philippe Warren connaissant mieux la période de la littérature canadienne-française à laquelle se rattache l'auteur, nous avons donc cru bon de lier nos efforts afin de présenter une introduction – sommaire, reconnaissons-le – à l'œuvre de Desrosiers, de façon à attirer sur lui l'attention des critiques et des historiens. Cet article n'a donc pas l'ambition d'épuiser toutes les interprétations possibles de l'œuvre de l'auteur d'*Iroquoisie*, ce qui serait une folle gageure pour un écrivain aussi prolifique, ayant signé entre 1920 et 1927, à titre d'exemple, 1851 articles dans *Le Devoir* ! Il ne veut que souligner l'originalité profonde de sa réflexion amérindianiste à une époque où le Canada français connaissait, au dire de certains, ce qu'on se plaît encore à appeler la Grande noirceur. Il veut, en d'autres termes, dégager les principales articulations de l'œuvre historique d'un homme de lettres, dont les romans se rattachent à la grande tradition du terroir canadienne-française

ainsi qu'à l'idéologie agriculturiste des années 1930. Comment un admirateur de la politique de Duplessis, comment un écrivain convaincu que la survie du Canada français passait par un certain immobilisme a-t-il pu écrire dans les années quarante une histoire des Amérindiens qui n'a rien de honteux, et qui même a beaucoup de juste, de sensible, de véridique ? – voilà une question qu'il serait difficile de résoudre en quelques pages. Mais peut-être ce trop court essai permettra-t-il de jeter des pistes d'interprétation, de soulever des hypothèses, et surtout de favoriser l'étude globale de l'œuvre historique de Desrosiers en disant, en dépit de ses failles évidentes – dont la moindre n'est pas, nous le verrons plus loin, de continuer à se situer dans la lignée impérialiste du colonialisme français –, tout le bien qu'elle nous inspire.

1. *L'histoire de Desrosiers*

Né à Berthier-en-haut, en avril 1896, d'une famille de 14 enfants, le jeune Léo-Paul vécut une enfance heureuse sur la ferme de ses parents. Il dit tenir sa vive imagination et son goût du merveilleux de son père, infatigable conteur qui, par les longues et froides nuits d'hiver, réunissait la famille pour réciter pendant des heures des contes folkloriques. Lorsque, collégien, Léo-Paul revenait passer quelques semaines à la maison, son père l'incitait à lire des histoires à voix haute. C'est ainsi qu'un soir, ses parents, ses frères et ses sœurs l'écouteront religieusement raconter les amours de Maria Chapdelaine, pleurant des larmes silencieuses au récit de la mort de son fiancé François, et communiquant au jeune lecteur l'ambition d'atteindre à l'art véritable dans la carrière de l'écriture. Mais que dire, que raconter, que choisir parmi les sujets qui se pressent toujours plus nombreux à l'esprit de l'écrivain ? Le Desrosiers collégien n'est pas en peine de trouver des intrigues, d'imaginer des mondes littéraires possibles où il s'amuse à faire se mouvoir des personnages puisés dans la vie quotidienne ou composés de toutes pièces. Quel genre adoptera-t-il dans l'étendue des genres littéraires ? C'est à ce moment trouble de son adolescence, au moment où se précise l'ambition de faire métier d'écrivain, que prend place un événement auquel – rétrospectivement – nous croyons devoir attacher un caractère déterminant, ou du moins révélateur. Après ses études primaires à Berthier, Desrosiers avait dû gagner le séminaire de Joliette. La solitude éprouvée à se trouver pour la première fois si longtemps loin des siens, la difficulté pour cette âme solitaire de s'adapter à la vie grégaire du collège, la discipline autoritaire des pères enseignants, le sentiment d'être tout entier coupé de la vie du vrai monde, voilà trop de contraintes imposées à la fois pour l'esprit vagabond et rêveur de ce fils de la terre. Il feint une maladie, refuse d'avaler la moindre nourriture, dépérit en peu de temps, fait tant et si bien que ses maîtres ne lui refusent plus de le retourner dans sa famille. Il y retrouve son père, auguste chef de la famille, et une maison qui, même en cette saison désertée, lui rappelle les joies d'être chez soi par mille détails anodins et précieux. Il passe dans cette atmosphère

sécuritaire et chaleureuse « quinze jours merveilleux », après quoi il se trouve prêt à poursuivre ses études collégiales.

> Ce fut quinze jours merveilleux ! Quinze jours pendant lesquels le collégien écouta son père raconter son enfance. Celui-ci avait, dans son langage savoureux de terrien, le mot juste, la description colorée. Il parlait de ses ancêtres comme s'ils étaient là, vivants. Les Iroquois avaient fait prisonnier le premier Desrosiers venu au Canada. C'étaient des Onnontagués et ils le conduisirent, lui et son compagnon, en leur pays. Antoine réussit à tromper la vigilance de ses geôliers à l'entrée du lac Ontario et il revient aux Trois-Rivières à pied, le long du Saint-Laurent ou par la forêt primitive. Son ami subit le supplice du feu à Onnontaé, dans la capitale de l'Iroquoisie.
>
> C'est ainsi que Desrosiers prend goût à l'histoire, plus spécifiquement à l'histoire du début de la colonie. Et déjà pointe en lui l'esprit de la recherche. Il questionne son père, fouille les vieux papiers de famille, transcrit tout ce qu'il juge important dans un gros calepin noir. (RICHER, 1966, p. 14.)

Dans cette tâche d'historien, Desrosiers est aidé par une mémoire tout à fait étonnante, de même que par une curiosité naturelle qui le pousse à lire énormément, n'importe quoi, c'est-à-dire tout ce qui lui tombe sous la main, des recueils de poésie aux livres savants, en passant par des aventures de cape et d'épée. Il est servi de plus par une qualité d'écriture exceptionnelle, soulignée dès son jeune âge par de nombreux prix de poésie, et qui donnera plus tard un souffle particulier à ses descriptions historiques les plus sèches. Il faut parler de cette langue somptueuse et pourtant dépouillée si l'on veut rendre justice au travail d'historien de Desrosiers. Elle est si évidente, elle empreint tellement le récit jusqu'à devenir presque un acteur de celui-ci, qu'elle a souvent fait ombrage à l'historien, en faisant passer ses images les plus fortes et ses descriptions les plus solidement campées pour des pages de romancier. Elle n'a grandi l'écrivain que pour rabaisser l'historien. Il est vrai que nous-mêmes aurions quelque difficulté à saluer dans l'œuvre d'un versificateur les travaux d'un intellectuel soucieux de la vérité des faits, ces vers auraient-ils été écrits par Braudel. Cela explique sans doute une partie de l'injustice faite à l'œuvre historique de Desrosiers. Pourtant l'explication doit être poussée plus loin si l'on veut comprendre, à ce premier niveau de la langue, les difficultés où nous avons été pendant longtemps de saisir la portée de ses interprétations sur les origines du Canada français. Il est curieux en effet que de telles difficultés ne se soient pas posées, ou enfin se soient posées différemment, pour un Lionel Groulx, lequel a alterné sa vie durant entre le roman et l'histoire.

En vérité, s'il faut absolument comparer Desrosiers avec un auteur de son temps, il faudrait invoquer ici le nom d'Alain Grandbois, poète à la trajectoire littéraire toute différente, mais dont l'œuvre s'ouvre elle aussi avec un roman historique, *Né à Québec*, composé dans un grand souci de vérité historique et de probité intellectuelle à partir de recherches en bibliothèque et de documents d'époque. Dans ce livre, Grandbois n'hésite pas à intercaler des extraits d'archives dans la narration romanesque, il use de citations à plusieurs reprises, de telle façon que le

critique est incertain quant au statut à accorder au récit. Mais, il ne fait aucun doute que ce soit là un ouvrage de littéraire : d'abord parce que la psychologie des personnages suit une logique qui est celle de Grandbois lui-même, marionnettiste qui tire les fils de pantins s'agitant sur une scène construite à partir de matériaux historiques ; ensuite et surtout parce que le rythme du récit ne suit pas le tempo normal de l'historien. Tout y est trop vif, trop rapide, trop décidé. Il se dégage du récit une énergie, un dynamisme qui tend l'action et l'énerve même quand il ne se passe rien. « Le fort s'éleva rapidement. Des sauvages avaient offert leurs services. La plus belle entente régnait. Le soir, au repos, les Français s'assemblaient autour des feux, chantaient. Certains, par les nuits de lune, s'enfonçaient dans les bois. On vit luire des verroteries au cou des sauvagesses. » (GRANDBOIS, 1948, p. 44.) Ici, tout est dit dans une ellipse, et le romancier peut, par cette ruse de l'écriture, se dispenser d'insister ou d'expliquer plus avant. Chez Desrosiers, rares sont les occasions où le récit est plié à de pareilles méthodes stylistiques, certes, mais, sauf dans le quatrième volume, moins travaillé par l'auteur et qui comporte quelques problèmes d'ordre narratif (DESROSIERS, 1999, v. 4, p. 52), Desrosiers écrit malgré tout l'histoire dans un style proche de celui du littéraire. Comment l'historien nous informe-t-il du *no man's land* consécutif à la disparition des Iroquoiens ? « Enfin la proue de l'embarcation ne fend que le silence, la solitude, le vide. Comme une balafre à travers le pays, une zone neutre s'étend maintenant du golfe jusqu'au centre de l'Ontario. » (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 12) Ou encore, à propos de cette trêve : « L'hiver tranquille se déroule dans la neige et le froid. Le vieux conflit semble de nouveau dormant. » (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 83.) Ou synthèse de l'année 1648 : « Ce mélange de négociations, d'escarmouches, d'amitié, de haine, produit une impression de cauchemar. Un seul fait est bien fondé : des Iroquois sont continuellement à l'affût autour du poste, espionnant et surveillant à l'aise en Nouvelle-France comme s'ils étaient chez eux. » (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 254.) Enfin, cette scène de retour de captifs : « Autrefois, c'était des Hurons, des Huronnes ; des Algonquins que l'on voyait arriver par la forêt, affamés, hirsutes, la peau sur les os, lacérés par les épines des halliers. Aujourd'hui, ce sont des Français. » (DESROSIERS, 1998, v. 2, p. 281.) La langue elle-même, plutôt que d'imiter dans ses tournures le jargon pseudo-scientifique, emprunte beaucoup à celle des documents du XVIIe siècle. Si nous avions à faire un pastiche de l'écriture de Desrosiers, nous pourrions ainsi dire « qu'après qu'il a eu constaté que la rivière avait débâclé, Garagonthie, vêtu de sa magnifique casaque d'écarlate chamarrée d'argent, attendait avec longanimité ses amis qui pétunaient, appuyés sur une couple de veilloches d'une emblavure, dans un vieux défriché » ! (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 21, 260 ; v. 2, p. 2, 163, 299 ; 1999, v. 3, p. 28, 153 ; v. 4, p. 131.)

Peu importe les qualités de rigueur de l'historien mariées au sérieux du travail de l'archiviste, à chaque page d'*Iroquoisie* se trahit, en filigrane, le lyrisme du romancier, de même que l'œuvre romanesque de l'auteur est celle d'un historien pour qui l'histoire est le plus beau des romans. (SYLVESTRE, 1938, p. 25.) Son étude

de la Nouvelle-France, écrite à l'ancienne mode, mettant à l'avant-scène à la fois les forces anonymes de la géopolitique et des personnages en chair et en os, s'éclaire autant par la conscience et les attitudes d'un Champlain, d'un Frontenac ou d'un missionnaire comme Brébeuf que par l'état économique de la France et les puissances militaires en présence. Dans une colonie qui comptait moins d'un demi-mille Français à ses débuts, ce choix peut paraître moins étonnant et beaucoup plus juste qu'il n'y paraît, le poids des hommes étant autrement plus lourd que lorsque l'individu, perdu dans la foule, est un pion d'une mécanique qui le dépasse. Cela n'empêche pas l'impression du lecteur d'avoir devant lui des personnages typés et campés pour servir d'illustration aux forces sociales en présence, plutôt que des êtres réels, simples, grossiers, communs, dont parle au détour d'une phrase l'histoire de longue durée. Au fil des sources, Desrosiers recrée un décor, fait revivre un personnage, recompose une scène, rappelle les aventures de tel explorateur ou missionnaire, compose l'anecdote des combats homériques du corpulent Agnier La Barrique et de Lambert Closse, sans oublier son chien Pilote. Avec un style extraordinaire, il donne une profondeur à des personnages, intègre la petite histoire événementielle dans un récit à la fois grandiose et rigoureux. Le livre refermé, on se rappelle avec plaisir le fameux Agnier, sieur de La Plume, proférant des menaces ; Jeanne Mance, dont l'historien évoque les phrases haletantes et l'angoisse insupportable ; Martine Messier échappant à son agresseur en lui serrant les couilles ; Garagonthié, chef onontagué et leader du parti profrançais, faisant l'éloge funèbre du père Simon Lemoyne surnommé Ondessonk ; la Grande Gueule, négociateur onontagué qui dicte ses conditions de paix au gouverneur français La Barre et qui, interpellant le gouverneur anglais Dongan, lui signifie que les Iroquois sont nés libres et indépendants ; le gouverneur Dongan qui agit tandis que Denonville s'indigne ; Mademoiselle d'Allonne, revenue de captivité de chez les Iroquois ; Ourehouare, galérien iroquois ramené de France par Frontenac, devenu son ami, à moins qu'il n'ait été un espion ; le commandant italien du fort Saint-Louis, Tonty, surnommé Bras de Fer en hommage au crochet qui lui tient lieu de main ; Teganissorens et Kondiaronk, ces deux grands diplomates de la paix de Montréal de 1701. En outre, Desrosiers, en romancier qu'il ne peut s'empêcher d'être, ne saurait guère se satisfaire d'évoquer de façon abstraite des catégories, des expéditions, des prises de décision. Il lui faut montrer l'ordre de marche des soldats, militaires et domiciliés, la vie quotidienne de telle flottille, le canot qui se brise dans un rapide, les cordelages et portages, la chasse et la pêche de subsistance, l'entretien du feu, la coupe du bois avec une méchante hache, et surtout les randonnées hivernales en raquettes, lorsque le coureur des bois ou le missionnaire doit tirer un toboggan avec tout le matériel de survie, de culte ou de guerre.

À ces raisons premières d'une méfiance de l'historien contemporain face à l'œuvre de Desrosiers, s'ajoutent des raisons plus anecdotiques mais non moins troublantes. Car comment ne pas souligner, dans l'ensemble d'*Iroquoisie*, l'utilisation – curieuse pour un historien – du temps présent ? Ce temps de verbe ne donne-t-il

pas au récit, comme dans l'œuvre de Grandbois, une allure énergique par laquelle le lecteur se trouve directement plongé dans l'action, comme s'il y était lui-même, subissant les attaques des Indiens ou rivalisant de ruse avec les Européens ? Par ce simple trait, anodin en apparence, Desrosiers révèle la richesse de son style, celui qui l'avait admirablement servi dans *Les Engagés du grand portage*, tout en rendant merveilleusement étrange son œuvre en regard de l'écriture académique de l'histoire. Comment, dans un deuxième temps, ne pas noter également l'absence tout aussi déroutante de titres et de sous-titres ?

> À la place des titres, comme le fait remarquer Jean-Guy Deschênes, Desrosiers insère discrètement, entre parenthèses, des millésimes, mais ces inscriptions se fondent tellement au texte qu'il devient vite évident qu'elles ne fonctionnent pas comme des références extérieures auxquelles devraient s'intégrer les événements. Sans cadre thématique ni grille chronologique prédéterminée, le texte est laissé à lui-même, sans autre structure que par sa propre trame narrative. *Iroquoisie* se présente donc, à cause de la forme que lui a donnée son auteur, comme une histoire racontée, ce qui demande un mode de lecture approprié. (DESCHÊNES, 1999, p. 64.)

Comment, finalement, donner foi à un auteur qui, s'il use toujours de documents sûrs, consulte des centaines de livres, épluche les journaux d'époque, parcourt des milliers de feuillets d'archives, refuse cependant d'alourdir ses pages d'une multitude de notes de bas de page ou d'empiler en fin de volume la longue liste de ses références bibliographiques[1] ?

Un autre fait ayant pu jeter quelque ombrage sur les ouvrages historiques de Desrosiers est la fin qu'ils servent et l'effet qu'ils visent. Desrosiers a été jusqu'au terme de sa vie un fervent admirateur de Lionel Groulx, il fut pendant près d'un quart de siècle collaborateur du journal *Le Devoir* à l'époque où la figure de Bourassa dominait ses orientations politiques, il n'a jamais caché à quel point la lutte des Fournier, Héroux et Asselin contre les forces centralisatrices du fédéral lui tenait à cœur, comme la cause à laquelle il voulait sacrifier les énergies de sa jeunesse. Il fait partie de cette cohorte de jeunes gens nés avec le siècle dernier et qui vibreront comme une corde bien tendue aux discours nationalistes de l'entre-deux-guerres.

Le premier article de quelque ampleur que fait paraître dans une revue Desrosiers s'intitule : « La nationalisation de notre littérature par l'étude de notre histoire » et paraît en 1919 dans les pages de *L'Action française*. L'usage du nous (« notre littérature », « notre histoire »), la revue dans laquelle l'article s'insère,

---

1. Nous savons que le manuscrit original d'*Iroquoisie* donne les références des passages cités, mais les textes des articles dans les *Cahiers des Dix*, l'ouvrage historique *Commencements*, de même que *Accalmie* (*Le Devoir*, Montréal, 1937) ne les donnent pas. Le seul tome d'*Iroquoisie* paru du vivant (1947) de l'auteur donne bien les références, mais ces références, plutôt que de renvoyer aux pages, renvoient aux chapitres. L'éditeur de Septentrion a choisi de ne reproduire les références dans aucun des quatre volumes, compte tenu de l'énorme travail de vérification et de décodage qu'auraient exigé les derniers tomes.

l'intention de nationaliser la littérature comme on nationalise les compagnies hydro-électriques et le culte de l'histoire qui y est défendu montrent assez à quel enseigne loge le jeune publiciste. Manifeste pour la création d'un roman historique canadien-français dans le but de défendre la cause de la patrie menacée, Desrosiers y enseigne la nécessité pour le romancier ou le poète de traduire l'âme nationale, et pour cela de s'intéresser à l'histoire en ce qu'elle retrace justement l'émergence de traits particuliers chez les colons venus du vieux continent et devenus peu à peu des Canadiens. Le souvenir des batailles passées et l'évocation des faits glorieux de jadis permettront d'affiner le sens patriotique, les événements des annales permettront de mieux cerner et régler les problèmes présents, la mémoire des traditions aura pour principale qualité de favoriser la saine assimilation des influences étrangères. « Reconstituer autour de son âme l'ambiance historique qui enveloppa notre peuple au cours de sa vie, c'est créer l'atmosphère propre à le fortifier dans ses instincts et ses qualités héréditaires, à l'orienter dans la ligne de ses tendances secrètes. » (DESROSIERS, 1919, p. 73.) Veut-on une idée des propos que tenait à cette époque l'auteur d'Iroquoisie ? « Ne l'oublions pas, écrivait-il dans *Le Devoir*, nous sommes condamnés à une bataille immortelle, à un combat sans fin où il n'y a pas de victoire qui soit décisive, de défaite qui soit finale [...]. Tel est notre destin de vivre, bottés, et le fusil sur l'épaule. » (DESROSIERS, 1920, p. 1) La carrière littéraire et intellectuelle de l'auteur d'*Iroquoisie* ne déviera point de la politique énoncée dans ces lignes écrites à l'âge de 24 ans à peine, et l'on peut d'emblée dire de lui qu'il participe, directement et exactement, du nationalisme groulxien des années 1930.

Pourtant, lorsque Desrosiers accomplissait son travail de chroniqueur parlementaire à Ottawa pour le compte du *Devoir*, il faisait chaque fois état de renseignements sûrs et s'attachait à décrire les débats avec un souci véritable d'objectivité. On s'étonne qu'un jeune de vingt-quatre ans, nationaliste assez intransigeant de surcroît, puisse faire tant d'observations intelligentes, tant d'interprétations pénétrantes et justes des faits, donner une lecture chaque fois modérée des bouleversements sociaux de son temps. Ses exposés ne sont pas seulement sérieux, ils cherchent à prendre du recul et une certaine hauteur par rapport à la marche des événements. En bon journaliste, Desrosiers tente ainsi de comprendre les motivations des acteurs derrière le jeu politique apparent, de révéler les mobiles cachés et les tractations politiques de la scène politique fédérale en les remettant dans le contexte des conjonctures de l'heure ou des grands courants de fond de l'histoire. Or une telle attitude, si elle peut servir le nationaliste, est d'abord une attitude d'historien.

Mais Desrosiers, quoi qu'il fasse et quoi qu'il adopte comme attitude lorsqu'il est historien, est jugé à l'avance comme un nationaliste de la vieille école. Lorsque paraît le premier tome d'*Iroquoisie* en 1947, l'œuvre est parrainée par Lionel Groulx

et s'insère dans une collection de la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*[2]. Elle a beau s'efforcer de suivre le plus fidèlement possible les documents d'époque, de se fonder sur les textes des *Relations* ou sur le *Journal des Jésuites*, de confronter les écrits de Champlain et les lettres de Marie de l'Incarnation afin de brosser un portrait impartial des guerres franco-iroquoises, Desrosiers a beau recevoir en 1948 la médaille annuelle de la Société historique de Montréal pour cet ouvrage, il reste que c'est là un livre signé par un nationaliste traditionaliste. Et d'un nationaliste de ce genre, tout le monde sait qu'il faut se méfier[3]. Comment un écrivain nationaliste groulxien peut-il être honnête avec l'histoire, comment ne pas croire qu'elle serve ses convictions politiques, comment ne pas se méfier des interprétations auxquelles elle donne lieu lorsqu'elle est confiée à un esprit qui voit en elle l'occasion d'exalter la mission de son peuple et de satisfaire le culte qu'il rend à sa « race » ?

D'un autre côté, paradoxalement, il est aussi vrai que les travaux historiques de Desrosiers furent boudés dans une égale mesure par les nationalistes traditionalistes. Il semble y avoir, et il y a en effet quelque chose d'extraordinairement original, voire d'excentrique, dans sa façon d'écrire l'histoire, qui a choqué ses contemporains. « À une époque où les historiens canadiens-français s'évertuaient à trouver des héros dans l'histoire de la Nouvelle-France, quitte à en inventer de toutes pièces, Desrosiers s'intéressait à des « Sauvages » qui, de surcroît, étaient considérés comme les ennemis jurés de la Nouvelle-France. [...] Il n'est guère étonnant, dans ce contexte, que la suite du premier tome d'*Iroquoisie* ne trouva jamais preneur et dormit pendant presque un demi-siècle sur les tablettes des archives. » (BEAULIEU, 1998, p. XII.) Desrosiers tient sur les Iroquois un discours irrecevable pour les nationalistes de son époque dans la mesure où il rejette le paradigme civilisation / barbarie et conteste la mission civilisatrice du Canada français (porter la croix chez les Sauvages). Ce glissement est visible dans le compte rendu de Lionel Groulx lorsque celui-ci écrit que les Français sont moins racistes que les Anglais : jamais Desrosiers n'aurait soutenu une chose pareille. Bien entendu, ce dernier aurait souhaité, comme le chanoine, que les Français eussent les Iroquois pour « clients », mais Desrosiers comprend trop bien les mobiles iroquois de résistance pour être dupe des intérêts bassement impériaux ou commerciaux du pouvoir colonial français.

Pourtant, il faut reconnaître que l'originalité des recherches de Desrosiers n'en faisait pas un historien solitaire, exclu du cercle des discussions savantes par la

---

2. Lionel Groulx a consacré un compte rendu élogieux (GROULX, 1947) au premier tome de Léo-Paul Desrosiers, dans lequel cependant il gauchit légèrement, nous semble-t-il, les conclusions de l'auteur.

3. L'ouvrage de Patrice GROULX (1971) reprend ce lieu commun du xénophobisme du nationalisme canadien-français de l'entre-deux-guerres. À travers l'immense documentation de sa thèse, on cherche en vain une analyse fine des passages de Léo-Paul Desrosiers consacrés à l'escarmouche de Long-Sault, tels que déjà publiés dans les revues.

raison de son sujet d'étude. D'autres auteurs, méconnus, pour ne pas dire oubliés, un peu à la façon de Léo-Paul Desrosiers, firent avancer à la même époque la connaissances des peuples dits sauvages. De ceux-là, retenons pour l'instant le nom de Beaugrand-Champagne (auquel nous aurions pu ajouter évidemment celui de A.G. Bailey), et attardons-nous sommairement à quelques-uns des textes publiés au cours des années 1930 et 1940 dans *Les Cahiers des Dix*, revue d'histoire dont Desrosiers fut membre actif vers la même époque[4].

Beaugrand-Champagne a écrit de nombreux articles sur les croyances religieuses, l'organisation politique et l'organisation sociale des Iroquois. Il est convaincu que les sociétés primitives ne le sont pas par un caractère visiblement inférieur ou infantile, mais par la forme relativement simple de leur organisation. S'inspirant de LÉVY-BRUHL, ce qui nous semble beaucoup dans le Québec des années 1930, Beaugrand-Champagne atteste le caractère moral et profondément religieux des anciens Iroquois, soulignant qu'ils participent de cette même lumière qui éclaire l'intelligence de l'homme occidental. Dans un article, par exemple, il affirme que l'esprit des Indiens va « bien au-delà de leur sens » (BEAUGRAND-CHAMPAGNE, 1941, p. 209), comme la croyance tenace de l'époque le voulait. Dans un autre, il montre que l'organisation sociale des Iroquois procédait « d'une forme de gouvernement à peu près parfaite pour leur genre de vie », quelque part entre oligarchie et démocratie, « avec tous les avantages, et sans les défauts, de l'une et de l'autre ». (BEAUGRAND-CHAMPAGNE, 1940, p. 212.) Enfin il conclut un autre texte par ces mots, qui montrent bien son sens du relativisme culturel : « Les Chinois pensent encore, et ils ne se trompent peut-être pas autant qu'on le croit, que les Occidentaux sont des barbares quand ils les comparent à eux-mêmes ; les anciens Iroquois n'étaient pas loin d'en penser autant en constatant la dépravation et les autres faiblesses de beaucoup de ceux avec lesquels ils venaient en contact [...]. » (BEAUGRAND-CHAMPAGNE, 1939, p. 289.) Et Beaugrand-Champagne de terminer ce même article en citant la parole ironique d'un Indien s'adressant à un missionnaire : « Je crains bien que ce Grand Juge dont tu nous parles, quand il viendra pour séparer les bons d'avec les méchants, ne vous mette tous ensemble d'un côté, et les Iroquois de l'autre, et que ce ne soit pas nous qui soyons du mauvais côté. » (BEAUGRAND-CHAMPAGNE, 1939, p. 289.) À l'évidence, les sources sur lesquelles se basent les interprétations de Beaugrand-Champagne ne sont pas celles dont dispose l'anthropologue d'aujourd'hui, et il est sûr que de très nombreuses erreurs se sont glissées sous sa plume. Les progrès de l'archéologie ont été si grands depuis un demi-siècle, les recherches historiques sur la vie sociale des premiers habitants du Nouveau Monde ont connu un tel développement qu'il serait pour le moins insolite d'affirmer le contraire. Néanmoins, par-delà ces questions techniques, il reste que la perspective dans laquelle Beaugrand-Champagne replace la culture amérindienne

4. Rappelons que quelques chapitres d'*Iroquoisie* furent d'abord publiés dans *Les Cahiers des Dix*.

n'est pas foncièrement différente de celle des anthropologues d'aujourd'hui. Dans son esprit, la civilisation occidentale, ce n'est pas seulement la liberté, la démocratie, la technique, l'humanisme, c'est aussi les misères du capitalisme, l'anomie, la solitude de l'homme des grandes mégalopoles anonymes. Pour lui, la civilisation occidentale n'a rien d'une belle divinité, mais elle est une fausse idole, aussi capable que n'importe quelle autre de « bassesse et de fourberie ».

On comprend déjà mieux, à lire les articles de Desrosiers, d'où celui-ci tire son originalité et la compréhension large des guerres franco-iroquoises. En 1936, Aristide Beaugrand-Champagne avait déjà su placer dans une plus juste perspective le contexte dans lequel prennent place les premières relations européennes avec les peuples amérindiens, devançant légèrement les conclusions de Desrosiers, en faisant des événements connus du lac Champlain le point de départ des guerres iroquoises. « De ce jour, les Iroquois devinrent les ennemis des Français. La vendetta italienne n'est rien, comparée à celle de ces farouches guerriers qui, à cause de cela même qu'ils étaient les plus hospitaliers des Indiens, et les plus scrupuleux de la foi jurée, ne pouvaient pardonner la violation de leurs territoires et la trahison des traités. » (BEAUGRAND-CHAMPAGNE, 1936, p. 198.) L'assassinat de délégués iroquois sur l'ordre de Tracy, la trahison au fort Frontenac de Denonville et de Bochart de Champigny, cela mit le feu aux poudres. Et les revers face aux Français, les bourgades détruites, les moissons brûlées n'altéreront pas par la suite la résolution prise par les Iroquois de se battre jusqu'au bout contre l'envahisseur français.

> Le massacre de Lachine qui mit la colonie à deux doigts de sa perte ; l'extermination des Hurons et la dispersion des Algonquins qui privèrent la France de ses alliés ; l'aide qu'ils ne cessèrent d'apporter aux Anglais dans toutes leurs tentatives contre les Français, et l'abandon forcé par la France de sa belle colonie, parurent toujours aux Iroquois comme la juste rétribution de la spoliation de leurs droits sur l'île de Montréal, et de la perfidie qu'ils reprochaient aux Français. (BEAUGRAND-CHAMPAGNE, 1936, p. 199.)

C'est ce jugement que reprend Desrosiers dans *Iroquoisie*, mais en en étendant énormément la portée et le sens, en nuançant avec beaucoup de soin l'analogie superficielle de Beaugrand-Champagne avec la vendetta italienne et en creusant minutieusement, systématiquement, patiemment, par une lecture exhaustive des textes de l'époque et des archives disponibles, les tenants et aboutissants des guerres franco-iroquoises.

2. *Desrosiers historien*

Il faut noter, en commençant cette analyse d'*Iroquoisie*, la grande minutie dans l'écriture de l'œuvre et l'établissement des faits ; par ce que Desrosiers appelle « une

étude au microscope, patiente, attentive, minutieuse »[5] des archives, aucun détail n'est laissé au hasard, aucune documentation n'est laissée de côté ; au contraire de la plupart de ses contemporains, Desrosiers exploite toutes les sources, dont Marie de l'Incarnation, souvent sous-utilisée, et des auteurs tenus à l'index à son époque, Radisson et Lahontan. Par la consultation des documents préservés des Jésuites ainsi que par l'analyse méthodique des écrits de Champlain, Lescarbot, Dollier de Casson, Sœur Morin, Sagard, Chrestien Le Clercq, Nicolas Perrot, etc., mais surtout, et avant tout peut-être, par la fouille des archives de la Nouvelle-Hollande et de l'État de New York, de même que par la lecture de travaux signés par les historiens anglo-saxons les plus compétents de son temps, Desrosiers débusque les vrais motifs des paroles diplomatiques. Il lit les sources en se rapportant à ce que pouvait être leur signification en leur temps et en prévenant le lecteur des dangers de l'anachronisme.

L'*Iroquoisie* de Desrosiers, dans l'édition du Septentrion, compte près de 1400 pages regroupées en 227 « chapitres » ou unités narratives s'étendant le plus souvent sur une demi à six pages. Le récit est essentiellement événementiel, collé au plus près des archives, recomposant les guerres iroquoises année par année, combat par combat, ambassade par ambassade, partant chaque fois du particulier et du local avant de s'étendre au plus général. Non pas que l'historien se perde en longues citations, mais Desrosiers, qui a lu (dans la correspondance officielle, dans les journaux personnels, les mémoires, les comptes rendus d'assemblées des Français, des Hollandais et des Anglais) les passages relatifs à un siècle de relations franco-iroquoises, convie son lecteur à le suivre en lui pointant du doigt tous les passages significatifs, résumant, confrontant, critiquant, décodant les passages problématiques. Il en résulte un récit très dense où fourmillent une multitude de faits et d'acteurs. Les catégories sont construites à partir des sources : au départ de son histoire même les Iroquois n'existent pas. Bâtissant son récit à partir des acteurs de chair et d'os, toujours désignés par leurs noms amérindiens ou européens, Desrosiers s'intéresse aux clans, puis aux tribus ou nations, et enfin, au-delà, à leurs regroupements, comme celui de la Ligue iroquoise. Il dénonce les historiens qui, ayant conçu les nations amérindiennes comme monolithiques, ont confondu celles-ci avec leurs composantes, les Agniers par exemple. Cette finesse d'analyse lui permet de mieux comprendre les tensions à l'intérieur de la Ligue iroquoise.

L'actualité de Desrosiers découle non seulement d'une attention constante aux documents, elle s'alimente aussi d'une perspective particulière, celle de l'histoire de longue durée, l'auteur recourant tout le long de son ouvrage à un cadre d'analyse qui, dégagé d'une simple description au ras des pâquerettes, permet d'accéder à une compréhension générale des règles du jeu. Il écrit l'histoire un peu comme s'il

5. Léo-Paul Desrosiers, « Préface », *Iroquoisie*, tome 1 (1534-1646), (1947, p. 7). Cette préface a malheureusement été retirée, Dieu sait pourquoi, de l'édition de 1998.

racontait une partie d'échecs : il présente les acteurs, il édicte les règles, il montre les enjeux pour chacune des parties, il décrit les pièces en présence, il reconstitue les stratégies possibles. C'est sur cette base que Léo-Paul Desrosiers s'est lancé dans le projet d'une vaste histoire des relations entre Iroquois et Français tout au long du XVIIe siècle, jusqu'à la paix de Montréal de 1701. La perspective de l'historiographie traditionnelle y sera radicalement modifiée puisqu'au lieu de se ranger du seul côté des colons exposés à l'ennemi, l'auteur, sans renoncer complètement à cette vision des choses, nous y reviendrons, voudra se placer au-dessus de la mêlée pour décrire la mécanique du système général dans lequel se trouvent placés les acteurs et comprendre ainsi le jeu des forces ayant conduit aux affrontements comme aux compromis. C'est que, aux yeux de Léo-Paul Desrosiers, il ne saurait y avoir pleine compréhension de l'objet étudié sans une mise en contexte globale des rapports entretenus par les protagonistes du drame, ce qui implique la prise en considération de tous les acteurs, Amérindiens compris, avec leur logique, leurs intérêts objectifs, leurs perceptions, leurs motivations, etc.

Dans le système des rapports qui s'établissent en Amérique du Nord-Est au cours du XVIIe siècle, Desrosiers tient constamment compte des métropoles européennes, France, Hollande, Angleterre, sans toutefois prendre le temps de caractériser le système social de chacune, si ce n'est, d'une part, en rappelant le catholicisme de la première et le protestantisme des secondes, et, d'autre part, en insistant sur le flot migratoire à destination des colonies anglaises, exceptionnellement élevé en comparaison de l'immigration en provenance de la France, surtout pour la période précédant 1665. Les autochtones auxquels Desrosiers s'intéresse sont tous ceux avec lesquels les Européens entreront en contact, puis en alliance, dans des réseaux de coopération commerciale ou militaire. D'un côté, par l'Alliance Laurentienne qui, au XVIIe siècle, connaîtra une grande expansion, jusqu'à inclure les peuples algonquiens d'Acadie, du Saint-Laurent et, ultérieurement, des Grands Lacs, de même que les peuples iroquoiens du sud de l'Ontario sous le leadership des Hurons. De l'autre côté, par le réseau des Mahingans bientôt remplacés par les Iroquois (plus spécifiquement par les Agniers), alliés des Hollandais. Il existait un troisième réseau, celui unissant les Anglais et des peuples algonquiens de la Nouvelle-Angleterre, mais, implanté sur un bassin hydrographique restreint ne donnant pas accès au bassin des Grands Lacs, il fut relativement périphérique. Avec la prise de la Nouvelle-Hollande en 1664, les Anglais devinrent les principaux partenaires des Iroquois et les grands opposants des Français et de leurs alliés.

Iroquoisie est bâti sur une idée banale, nous dirons même évidente, et qui fut néanmoins longtemps ignorée jusqu'à Desrosiers, à savoir que l'Habitation de Québec représentait d'abord et avant tout un poste de traite, et que le premier demi-siècle de la colonie jusqu'à l'intervention de Talon se résume à peu de choses en dehors du commerce des pelleteries. L'établissement de la Nouvelle-France s'ouvre sur un fait intrigant en apparence, celui de l'alliance entre les Français et la coalition

laurentienne, que Desrosiers tente pendant les pages suivantes de comprendre par le menu. Pourquoi Champlain a-t-il pris la décision de s'impliquer dans les guerres du continent dès les commencements de la colonie ? Peut-on expliquer l'attitude de Champlain en établissant le programme à long terme de sa politique en terres canadiennes ? Est-il possible de croire que ses choix politiques et stratégiques suivaient un plan général ?

Pour mieux nous faire comprendre la situation de la colonie dans la première moitié du XVIIe siècle, Desrosiers avait dressé, dans un livre précédant, *Commencements* (1939), un portrait global de la situation qui prévalait alors. En raison du froid et du scorbut, en raison aussi de la pauvreté des ressources en diamants et en or, aucun immigrant français, à l'exception de quelques téméraires, ne voulait s'établir en Nouvelle-France. Le roi de France avait donc décidé d'accorder aux traitants des monopoles sur le commerce des fourrures à la condition d'établir des colons en Amérique. Ainsi, une partie des bénéfices de la traite paierait le peuplement de la colonie, ce qui veut dire que plus les profits de la traite seraient élevés, mieux la Nouvelle-France s'en porterait. En revanche, advenant que les fourrures viennent à manquer, c'est toute la Nouvelle-France qui aussitôt s'en ressentirait. L'établissement de Français au pays coûte très cher, il faut payer le passage sur les navires, verser le salaire des ouvriers, voir à l'établissement convenable des colons au milieu d'un environnement hostile, s'associer des missionnaires. La fondation de l'Habitation sur les rives du Saint-Laurent répond de cette exigence de s'assurer une voie fluviale importante, plongeant profondément à l'intérieur du continent, afin de pouvoir compter sur un bon approvisionnement en fourrures. C'est avant tout autour de la traite des fourrures que s'articulent en effet les rapports économiques entre Européens et Amérindiens. Selon Desrosiers, la quête de fourrures dans le nord-est de l'Amérique joua un rôle analogue à celui de l'or en Amérique du Sud. Pour les Français, la fourrure était non seulement la seule ressource d'importance, elle représentait le seul moyen financier de développer leurs colonies. Mais, contrairement à l'or des colonies sud-américaines, les fourrures ne pouvaient se récolter sans l'aide autonome des populations autochtones. Les Amérindiens devaient servir d'intermédiaires dans l'exploitation des ressources naturelles du territoire, position qu'ils seront d'autant plus enclins à occuper que l'acquisition de marchandises de traite prit rapidement pour eux une importance réelle. Du côté des Hollandais, ce furent d'abord les Mahingans, puis les Agniers ; du côté des Français, ce furent d'abord les Montagnais, puis les Algonquins et les Hurons, jusqu'à leur dispersion.

Telle est pour Desrosiers la situation de la Nouvelle-France en ces années névralgiques, tel est le problème auquel Champlain doit trouver réponse s'il ne veut pas compromettre le développement de la colonie. La question est : comment amener les Indiens à trafiquer avec les Français ? Selon Desrosiers, la réponse sera : en se rendant indispensables auprès d'eux par des alliances militaires. « Coalition

laurentienne et Français trouvent donc les termes d'une entente : la première apportera ses pelleteries aux traitants ; les seconds fourniront, outre les marchandises, l'apport de leurs armes. Dans cet accord, chacun trouve son avantage. » (DESROSIERS, 1939, p. 99.) Il faut se rappeler la taille lilliputienne de la nouvelle colonie, la nécessité de s'enfoncer loin à l'intérieur du continent pour y chercher les fourrures et l'immensité du territoire pour comprendre comment Champlain en est venu à prendre la décision de s'allier avec la coalition laurentienne contre leurs ennemis iroquois. Avant 1629, la population coloniale comptait toujours moins de 100 personnes ! En 1608, l'Habitation logeait 28 hommes. Comment donc croire pouvoir développer la Nouvelle-France sans cultiver l'amitié des peuplades environnantes ? Selon que le commerce « sera plus ou moins lucratif, écrit Desrosiers, qu'il apportera plus ou moins de recettes, la nouvelle colonie sera plus ou moins florissante. S'il est jamais ruiné, la colonie tombera avec lui. » (DESROSIERS, 1947, p. 34.) Et Desrosiers d'ajouter plus loin : « Le conflit franco-iroquois est inévitable dès le début car il est dans la nature des choses. Rien ne saurait l'empêcher. Une colonie se fonde à Québec, elle a pour assise le troc des pelleteries ; elle ne peut subsister, se développer que s'il arrive beaucoup de fourrures ; que si les tribus du Saint-Laurent, de l'Outaouais, des Grands-Lacs peuvent descendre aux postes de traite. Si une peuplade indienne bloque la navigation, il faut à tout prix la refouler chez elle. » (DESROSIERS, 1947, p. 35.)

En 1610, quand le monopole sur le commerce des fourrures est levé et que la traite devient libre, les Basques et les Malouins essaient de trafiquer avec les tribus amérindiennes ; mais leur refus de se battre à leur côté entraîne pour eux la fin des affaires. Les Amérindiens n'échangeront qu'avec un commerçant prêt à lutter et à faire alliance militaire. « Et l'on voit qu'en étalant trop ouvertement leur convoitise, les mercantis encourent le mépris des Indiens. Ils n'ont ni la souplesse, ni le doigté de Champlain qui sait voiler les choses et revêtir de beaux manteaux la dure réalité. » (DESROSIERS, 1939, p. 104.) Traite des fourrures et alliances militaires forment donc déjà à ce moment un tout indissoluble dans l'esprit des Amérindiens. Les marchands ne font que promettre et s'en retournent dans leur pays ensuite, seul Champlain est sur place pour tenir tête aux ennemis des peuplades environnantes si l'occasion se présente. Champlain devient donc vite, pour les Indiens, le chef incontesté des Français et même, jusqu'à un certain point, par son influence lors des assemblées, le chef de la coalition laurentienne. Il représente tout à la fois un protecteur, un arbitre, un conseiller. Et Champlain n'oublie pas qu'il doit cette faveur spéciale à la promesse faite de participer aux expéditions militaires des indigènes, à voir la fréquence avec laquelle il revient sur cette question dans ses discours aux nations autochtones. Sans tomber dans la « champlainophilie » de son temps, Desrosiers ne cesse de faire justice au rôle éminent du fondateur de Québec, mais cependant en invoquant moins ses grandes vertus de civilisateur, qu'en rappelant plus simplement ses qualités de stratège et de diplomate.

Les alliances militaires permettent de protéger la poignée d'hommes isolés de l'Habitation, elles permettent aussi de se lancer à l'assaut d'un territoire immense encore inconnu. Les explorations de Champlain ou de ses hommes se suivent à un rythme rapide. C'est le Saguenay, le Richelieu, l'Outaouais, le Saint-Maurice. Champlain jette les bases de l'empire français d'Amérique. Par le Saint-Laurent, on croit être assuré de pouvoir atteindre les grands réservoirs intérieurs de l'Amérique avant les autres concurrents. Or, afin de faciliter le commerce et le rapprochement avec les Amérindiens, une connaissance précise de la langue s'imposait à l'évidence. Sans un maniement habile du vocabulaire usuel des peuples amérindiens, les relations entre les deux groupes étaient condamnées à être continuellement confrontées à des difficultés harassantes. Les Indiens qui avaient appris la langue française lors de leur passage en France n'avaient servi qu'à brouiller la communication. En 1610, Champlain envoie donc Étienne Brûlé se former comme interprète auprès des populations indiennes. Ce dernier fait d'une pierre deux coups : il apprend la langue, et se gagne l'amitié et le respect des Indiens qu'il côtoie. Jean Nicolet, Jean Richer, Jacques Hertel, Olivier Le Tardif suivront ses traces dans les années suivantes. À chaque hivernement, les Français réussissent à mieux se familiariser avec la langue, de telle façon qu'en 1629 on compte une dizaine d'interprètes valables. Les Récollets reconnaissent eux aussi assez rapidement la nécessité de connaître la langue pour peu que l'on veuille évangéliser les peuplades sauvages. Mais les missionnaires et les truchements font beaucoup mieux que seulement servir leurs fins immédiates, prêcher la bonne parole et sauver des âmes ou faciliter le commerce des pelleteries, ils permettent la communication entre les cultures, ils ouvrent aux deux grands groupes en présence des horizons nouveaux. Les missionnaires veulent seulement convertir les Indiens et se convertissent aussi un peu, les truchements veulent seulement commercer et pour cela s'ensauvagent.

L'assistance militaire promise par Samuel de Champlain à la coalition laurentienne permet l'approvisionnement en fourrures et le libre déplacement de ses expéditionnaires ; elle lui gagne aussi l'amitié des peuplades environnantes. Mais cette alliance, bénéfique au départ, devient bientôt une menace. Les victoires faciles de Champlain après trois, quatre coups d'arquebuse ne se répéteront pas longtemps. Faut-il croire que Champlain a mal su prévoir la suite des événements, qu'il s'est entre autres trompé sur les forces réelles des protagonistes amérindiens ? À lire les documents de l'époque, à suivre la politique de Champlain, Desrosiers suppose le contraire.

> Sans aucun doute, il ne prévoit ni la hardiesse des futures incursions, ni l'audace et la cohésion de ces guerriers ; il croit probablement que la supériorité des armes à feu aura vite raison de ses adversaires. On ne peut tout de même le blâmer de ne pas deviner les temps lointains. Du reste, certaines phrases écrites par la suite indiquent que Champlain est disposé à aller beaucoup plus loin, à prendre beaucoup plus de risques qu'on ne le suppose généralement. Non, la guerre iroquoise ne l'intimide pas, et la prescience des batailles futures ne l'aurait pas épouvanté. (DESROSIERS, 1939, p. 102.)

Pour l'instant, cependant, la crainte n'existe pas encore de voir le conflit s'étendre et dégénérer, et ainsi, sans faire campagne, c'est-à-dire par vertu de trois expéditions d'une douzaine d'hommes et de quelques rondes de munitions, les pelleteries s'accumulent à Québec, et les découvertes des territoires (par exemple, les Grands-Lacs) se succèdent jusqu'à 1632. La guerre avec toute son « horreur » (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 235), les incursions sanglantes en Nouvelle-France, la ruine imminente de la colonie viendra bientôt. Le malheur pour la Nouvelle-France qui tente péniblement de faire son nid en terre américaine, c'est de prendre parti dans une guerre dans laquelle les puissances européennes entières voudront s'immiscer ; c'est de croire qu'elle sera la seule à jouer le jeu de la diplomatie et de la stratégie militaire avec les Indiens. Toutefois, la position privilégiée de la France au milieu des luttes amérindiennes, c'est-à-dire la possibilité de prendre parti pour un groupe amérindien contre un autre qui n'a pas l'appui d'une puissance européenne, ne durera pas, on s'en doute.

> Les nations européennes qui s'espionnent si bien, s'établissent l'une suivant l'autre, dans quelque coin du nouveau monde : aussitôt débarqués, les colons nouent des liens commerciaux avec les tribus avoisinantes ; ils sont tous intéressés par la traite ; et peu à peu s'ébauche l'Amérique de demain, où les rivalités, les haines, des pays européens, s'introduisant dans les relations entre tribus indiennes, aggravant les inimitiés, consolidant les alliances, produiront l'Amérique de demain, sanglante et sordide, où les batailles livrées outre-mer se répercuteront dans des petits combats obstinés et féroces, des actions de forêt, et des supplices sans fin. (DESROSIERS, 1947, p. 62-63.)

La naissance de la colonie française, que certains historiens traditionnels auraient voulu naturelle et douce, connut donc les affres d'une parturition douloureuse, sans cesse compromise par des événements tragiques. Desrosiers rappelle des faits dont on oublie parfois de se souvenir. C'est ainsi qu'expliquant la menace que faisaient peser les guerres iroquoises sur l'existence de la société coloniale française vers 1650, il écrit que l'on ne saurait sous-estimer la détresse des habitants à invoquer la survivance des établissements français. En 1645, il y avait deux fois plus de guerriers agniers que de soldats français valides[6]. En 1651, l'Iroquoisie, avec ses 10 000 habitants, était six fois plus populeuse que la population coloniale de la Nouvelle-France. (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 307 ; v. 2, p. 22.)

Dans l'analyse de l'antagonisme franco-iroquois, Desrosiers en fait toujours apparaître le caractère irréductible. L'ambition iroquoise visait à ne faire qu'un seul peuple et une seule terre des nations dispersées sur le vaste territoire américain, expression maintes fois reprise – exprimant la volonté iroquoise d'étendre dans les quatre directions les racines du grand pin de la paix planté à Onondaga, ce qui signifiait réunir tous les peuples dans une paix iroquoise. Mattew DENNIS, dans son

6. Quand le roi décide l'envoi de 400 recrues pour appuyer militairement Frontenac, les colons canadiens sont surpris de constater qu'elles ont à peine seize ans !

livre récent (1993), fait l'erreur de réduire la politique d'expansion iroquoise à son expression idéologique, piège auquel échappe évidemment Desrosiers[7]. Selon celui-ci, faute d'étendre leur aire d'influence les Iroquois sont condamnés à dépérir. Or ils peuvent éviter le pire de deux manières : soit en s'associant aux Anglais et aux Français pour devenir les seuls intermédiaires amérindiens des Européens, et ce aux dépens des nations des Grands-Lacs, soit en s'associant directement aux nations des Grands Lacs, en excluant et en marginalisant donc les Français. Bref, pas d'expansion sans antagonisme. Desrosiers fait ensuite la même analyse pour les Français. Le discours d'Onontio, père d'une grande famille de nations incluant les Iroquois, toutes unies comme des frères, est un discours idéologique qui masque le conflit irréductible entre Français et Iroquois. C'est seulement faute de pouvoir détruire les Iroquois, ou faute, ultérieurement, de vouloir les détruire parce qu'ils sont devenus un verrou qui bloque la progression anglaise, que la politique française vise à neutraliser et à contenir l'Iroquoisie. Cette réalité n'échappe point aux Iroquois. Les Français rêvant de conquérir New York afin de tenir les Iroquois en étau et de se doter, en prime, d'un port de mer accessible à l'année, ils tentent de contenir l'expansion iroquoise vers l'ouest par le contrôle de leurs voies de passage par Catarakoui (Kingston), Niagara et Détroit (d'où, en outre, les alliés peuvent attaquer les Iroquois pour qu'il leur soit désormais impossible d'y piller les convois de fourrures, d'y disperser les populations, et d'y faire des captifs, et enfin d'y prendre possession de nouveaux espaces de trappe). Onontio cherche constamment à réduire les Iroquois à l'état de satellites. Desrosiers rend compte de tous les mobiles iroquois de résistance à la poussée française, il les justifie également, montrant comment, dans le système dans lequel ils s'inscrivent, les intérêts iroquois et français sont objectivement irréductibles.

Il peut être surprenant pour le lecteur profane, lorsqu'on met toutes les informations bout à bout à partir de documentations différentes, de constater le nombre impressionnant de rencontres ou de négociations entre colons européens et tribus indiennes. On dirait que la Nouvelle-France passe la moitié de son temps en ambassades dans les Pays d'En Haut, en délégations auprès des groupes autochtones, en négociation de traités. Nous avons vu la place que les Amérindiens occupent dans la vie débutante de la colonie ; nous en avons la preuve à faire le décompte des alliances rompues et nouées dans les documents de cette période. La politique et la diplomatie sont des exercices indispensables à la survie de la Nouvelle-France. Une lettre des Commissaires suit une prise d'otages, l'aventure religieuse accompagne des escarmouches et des échauffourées avec des nations ennemies, les interprètes partent en mission ou en reviennent au rythme des batailles. Une attaque de Français a lieu alors qu'on croyait la paix signée ? Des soldats sont faits prisonniers et gardés en otages ? Voilà que le gouverneur ordonne le retour des missionnaires, fait arrêter des ambassadeurs indiens et prépare une

7. Et qu'a, par ailleurs, bien analysé Alain BEAULIEU (1993).

expédition punitive. Ainsi semble se passer éternellement la vie de la petite colonie. Aux raids rapides succèdent les négociations, les présents et les colliers de porcelaine, puis d'autres raids. *Iroquoisie* reflète l'intensité des interactions entre Français et autochtones. Cette proximité des échanges semble d'ailleurs aussi étroite entre alliés qui cohabitent qu'entre ennemis qui se combattent. La tenue de conseils, la circulation des ambassades ne semblent pas avoir de cesse. Conseils, festins populaires, autour des grandes chaudières, où l'on mange au son des tambours et des luths, et où les Français dansent à l'indienne et les Indiens dansent à la française, réceptions au château Saint-Louis, à la table du gouverneur, baptêmes de chefs avec le gouverneur lui-même pour parrain, rituels diplomatiques fortement indianisés, interprètes canadiens, coureurs de bois, captifs canadiens en Iroquoisie, captifs Iroquois vivant dans des maisons de colons. Des Amérindiens vont en France pour être reçus à la cour et suivre les campagnes militaires du roi, tandis que d'autres sont réduits à l'état de galériens. Le père Millet devient un chef iroquois. Il en résulte des transferts culturels de toute nature : les Ursulines fabriquent des wampums (des grains de nacre plus précisément, comme l'écrit Desrosiers), Frontenac chante la guerre, les Canadiens apprennent les méthodes de la guérilla et l'art de la survie en forêt ; les Amérindiens apprennent à s'ajuster à la mesure du temps des Français exigée par la coordination des mouvements d'une armée et des partis de guerriers, ils perfectionnent leurs palissades avec des batteries et des bastions, adoptent chevaux, porcs et vaches. On parlera avec raison de métissage en invoquant la cérémonie funèbre du chef huron Kondiaronk, décédé au cours des négociations de la Grande Paix de Montréal : la dépouille, sur laquelle est posée une couverture écarlate, couleur du sacré chez les Amérindiens, repose sur des peaux de castors ; elle est habillée d'un chapeau à plumet rouge, d'une chemise, d'un capot, de mitasses et de souliers ; d'un côté de la dépouille l'observateur peut distinguer une chaudière de cuivre, de l'autre, un fusil et une épée. Comment mieux illustrer cette imbrication culturelle des univers européen et amérindien qu'à voir se dérouler un rituel autochtone de « couverture » du mort mêlé à un rituel funèbre catholique, et à voir défiler en cortège seize guerriers hurons le visage barbouillé de noir accompagnés du clergé, ainsi que des chefs et des notables français ?

Desrosiers décrit la politique française en terre amérindienne comme une politique d'amitié et d'entente. Est-ce parce qu'il croit les Français naturellement plus portés à la clémence et les Amérindiens instinctivement plus sauvages ? Non pas, mais il interprète la politique de la Nouvelle-France dans le contexte précis des forces militaires au début du XVIIe siècle. « Ils [le gouverneur et son entourage] pouvaient faire beaucoup de mal à l'Iroquoisie, l'éblouir par un déploiement de force, mais ils ne pouvaient pas la détruire dans les limites qui leur étaient fixées. Alors, que restait-il, sinon une politique d'amitié ? » (DESROSIERS, 1955, p. 58.) Maintenant, Desrosiers interprète-t-il cette politique d'amitié comme une amitié réelle ou une politique réaliste tendue vers des buts tout contraires ? Est-il dupe de l'amitié que semblent vouloir afficher le gouverneur et les représentants officiels de

la France sur le sol américain ? « La politique d'amitié qu'ils inaugurent était une politique poussée à fond et qui comprenait la possession de l'Iroquoisie, qui faisait des Iroquois des sujets français, qui comprenait des relations quotidiennes et des contacts continuels et une grande œuvre d'évangélisation. » (DESROSIERS, 1955, p. 58.) Une amitié qui fait de l'ami un sujet et de son domaine l'objet d'une insatiable convoitise, autant dire qu'elle n'en est pas une, et Desrosiers le sait bien. La paix n'est pour le pouvoir français que la continuation de la guerre par d'autres moyens.

Dans le jeu des alliances, la France s'était trouvée face à un adversaire redoutable. Les Iroquois, dotés d'une organisation sociale sédentaire et d'une économie faisant une large place à l'agriculture, habitant l'intérieur des terres sur un territoire très étendu, rompus à l'art de l'embuscade et de la guérilla, formaient une force militaire imposante. Profitant d'un sursis dans la prolifération des épidémies résultant d'un isolat relatif, ayant été en outre les premiers Amérindiens à acquérir massivement des armes à feu, les Iroquois ont pu conquérir le fleuve et travailler à séparer les Français de leurs alliés pour les vaincre, les uns à la suite des autres. Même lorsque la métropole se sera décidée à fournir une aide militaire indispensable, il appartiendra aux Canadiens de promouvoir leur propre stratégie en soudant des alliances, en suscitant la division entre Iroquois et en passant à l'offensive.

Desrosiers fait l'histoire de l'alliance entre les Français et leurs alliés, qu'il désigne sous le nom de « l'Alliance Laurentienne ». Nous y voyons à partir des années 1640 l'émergence d'Onontio, le gouverneur, comme arbitre des querelles, détenteur du pouvoir d'autoriser la guerre, de décider du lieu des conseils et de la distribution des captifs. Onontio profite des querelles pour espionner, faire parler les délateurs et étendre son pouvoir en prenant avantage du caractère peu centralisé et peu coercitif des organisations politiques autochtones. Il tente d'unir les nations amérindiennes contre l'Iroquois, il cherche à encadrer les guerriers indiens de Canadiens. Il nourrit, habille, protège les guerriers domiciliés et leurs familles ; il verse des pensions militaires aux chefs ; il cherche à réduire les uns et les autres au statut de mercenaires gratifiés de présents selon leur prestige, rétribués à la pièce (tant par chevelure, tant par prisonnier). Dans le même temps il prend le contrôle, par la construction de forts, des passages stratégiques. Cela ne signifie pas, pour Desrosiers, que la partie soit gagnée pour la France. Bien au contraire, il montre comment, à tout instant, l'équilibre peut basculer. Contrairement au courant dominant en historiographie contemporaine, lequel insiste exclusivement sur l'équilibre dans les rapports d'alliance[8], Desrosiers n'oublie jamais de prendre en compte le paradigme impérial. En réaction à une historiographie qui d'une part, a négligé le

8. Le livre, magnifique par ailleurs, de Richard WHITE, *Middle Ground* (1991) exprime le mieux cette perspective.

rôle des autochtones, et d'autre part a sous-estimé leur résistance face à l'avancée coloniale, Richard WHITE (1991) développe la thèse d'un état d'équilibre atteint entre Amérindiens et Français dans le cadre de leur alliance dans les Pays d'En Haut, c'est-à-dire dans la région des Grands-Lacs. Cette thèse s'inscrit dans la tendance actuelle de la rectitude politique conduisant à nier que les autochtones aient été inscrits dans des rapports de domination. Rien de tout cela ne se trouve chez Desrosiers, à l'évidence, puisqu'il écrivait à une autre époque que la nôtre. Aussi il n'hésite pas à rappeler que les alliés autochtones des Anglais et des Français sont parfois devenus des mercenaires de ces derniers, quoique ce fut au cours d'un long processus, et qu'il ne s'agissait pas au départ d'un simple assujettissement de ces groupes autochtones. Il observe une lutte pour la subordination qui se bute à la résistance pour l'autonomie et l'indépendance.

L'obtention du rôle d'intermédiaire procurait des avantages irremplaçables : l'alliance commerciale soutenait le prestige et favorisait l'ostentation, elle procurait une supériorité militaire décisive, éventuellement par la participation des alliés européens aux combats contre l'ennemi, elle permettait progressivement le remplacement de la pierre par le métal dans la fabrication des flèches, sinon le remplacement tout court de l'arc par l'arme à feu. Enfin, elle procurait un avantage économique grâce aux possibilités de revente sur le mode du troc, soit des marchandises de traite aux alliés amérindiens, soit des fourrures de ces alliés aux Européens. Les nations amérindiennes, tel est bien le premier aspect à retenir, se sont fait une lutte violente et meurtrière avec l'arrivée des Européens afin d'avoir accès au rôle d'intermédiaire ou de le maintenir. À ce premier aspect, fondamental, de la traite des fourrures s'ajoute l'épuisement de la ressource, auquel la chasse intensive conduit presque fatalement, la pression de l'économie de marché doublée de l'exploitation d'une seule ressource apte au troc pour la multitude des marchandises européennes ayant partout conduit à la surchasse. Enfin la nécessité d'envahir de nouveaux territoires afin de poursuivre le commerce a aussi favorisé la multiplication des occasions de luttes, d'où l'appellation de « guerres des fourrures » pour désigner les luttes militaires de cette période. Ici aussi il semble réaliste de reprendre l'impression de fatalité qui se dégage des écrits de Desrosiers, puisque les tribus qui auraient voulu renoncer à cette course en avant se seraient condamnées à « rétrograder » économiquement et socialement, tout en laissant leurs ennemis s'armer et recevoir le flot des marchandises européennes.

Desrosiers est convaincu que les guerres du castor sont un effet de structure, c'est-à-dire qu'elles ne résultent pas seulement des tractations des marchands des colonies européennes. Cette thèse, inspirée de George T. HUNT dans *Wars of the Iroquois* (1972 [1940]), a été à maintes reprises contestée par certains historiens qui y voyaient une réduction simpliste du comportement des autochtones aux prescriptions de l'économie de marché. Daniel RICHTER, tout particulièrement dans *Ordeals of the Longhouse* (1992), a mis en lumière les mobiles démographiques derrière les

guerres iroquoises, résultant des chutes conséquentes aux épidémies. Il faut accorder que la guerre préhistorique traditionnelle en Amérique du Nord, sorte de vendetta instituée pour construire l'identité masculine, pour venger l'honneur des familles et remplacer les morts par la capture de prisonniers de guerre, répondait faiblement à des mobiles économiques. Déjà en 1903, dans un article sur les causes du conflit huron-iroquois, Léon GÉRIN (1903), s'interrogeant sur les structures fondamentales de l'organisation sociale huronne-iroquoise prédisposant à la guerre, avait d'abord caractérisé celle-ci par la capture, dont il faisait la résultante de la rivalité et de la recherche d'équilibre entre hommes et femmes, entre clans et entre nations. Roland VIAU, qui qualifie ce genre de conflit militaire de guerre de capture, en a donné une explication convaincante dans son livre *Enfants du néant et mangeurs d'âmes* (1997). Soulignons à cet effet que, chez les Iroquoiens, les mères de clans, c'est-à-dire les cheftaines de lignages, incitaient non seulement les jeunes à partir en expéditions guerrières, mais décidaient de la mort ou de l'adoption des captifs ramenés au village. C'est donc dire que la guerre traditionnelle relevait moins des décisions d'un conseil, et encore moins de celles de négociants, que de celles des gestionnaires de la parenté. Cependant, personne ne contestera, Viau pas plus qu'un autre, qu'à cette guerre de capture se soit greffée une dimension proprement économique lors de la rencontre avec le monde occidental. L'explication économique n'entre pas en contradiction avec une explication culturelle. Autrement dit, les interprétations des guerres amérindiennes par des déterminants relevant de la mythologie, des rapports de parenté ou de la démographie ne disqualifient pas l'explication économique, elles conduisent plutôt à affiner l'analyse, à explorer le poids de l'univers symbolique et celui des perceptions, à élargir le nombre et l'interaction des variables explicatives. C'est en tout cas la perspective que retient William N. FENTON dans sa synthèse magistrale sur l'histoire de la Ligue Iroquoise parue récemment sous le titre *The Great Law and the Longhouse* (1998). Quant à nous, reconnaissant que des raisons autres que commerciales ont assurément joué un rôle déterminant dans l'histoire des guerres amérindiennes, ainsi que les travaux récents de l'historiographie le laissent entendre, nous dirons que ce furent là des causes nécessaires et non la cause suffisante. L'arrivée des Européens n'a pas créé la loi des relations militaires, mais elle a constitué, dans l'économie d'ensemble des alliances et des conflits, un facteur (comme peut l'être par analogie le poids de la terre dans le calcul de l'attraction d'une roche tombant selon la loi universelle de la gravitation) sans lequel tout se serait joué différemment. Récemment, José H. BRANDAO (1997) a voulu nier tout fondement économique aux guerres iroquoises, argumentant que les guerriers, ne se préoccupant pas de rapporter un butin, étaient davantage motivés par la défense du territoire. La preuve nous paraît faible, d'abord parce que les Jésuites n'étaient pas des journalistes qui rendaient compte de la valeur des biens saisis à chaque attaque ; ensuite parce que les butins abandonnés pouvaient l'avoir été pour toutes sortes de motifs ; enfin parce que la « défense du territoire » renvoie le plus souvent aux terres conquises et dépeuplées des ennemis des Iroquois, dont

ceux-ci s'appropriaient les terres de chasse, pour la traite des fourrures précisément. Bref, l'explication économique des guerres des fourrures demeure solide, et même s'il fallait reconnaître une priorité de la guerre du deuil sur la guerre des fourrures (de même qu'à des mobiles subjectifs ou culturels d'honneur et de vengeance), il n'en demeure pas moins que le maintien de l'hégémonie guerrière reposait sur l'hégémonie économique dans la traite des fourrures. Desrosiers explique d'ailleurs très bien les liens entre épidémies, guerre et commerce. Il montre comment les assiégés (que ce soient les colons français et leurs alliés algonquiens sur les rives du Saint-Laurent au milieu du XVIIe siècle, ou que ce soient les Iroquois dans leurs villages dans la dernière décennie du XVIIe siècle) sont entraînés dans le cycle infernal des défaites, des pertes de vie humaine, de l'appauvrissement par incapacité de trapper et de participer à la traite des fourrures, de la famine par suite des dangers de pratiquer l'agriculture et enfin des maladies qui viennent frapper des populations appauvries et mal nourries.

Desrosiers ne favorise jamais la thèse, d'ailleurs postérieure de trois décennies à ses travaux historiques, d'un emballement de la guerre du deuil, provoqué par les épidémies, comme cause première des guerres du XVIIe siècle. Mais par contre, si la cause fondamentale lui paraît être économique, plus que tout autre à son époque, il accorde aux épidémies un rôle déterminant dans l'enclenchement des guerres dites des fourrures. L'interaction entre Européens et Amérindiens désigne celle entre des peuples davantage immunisés contre des maladies contagieuses dont ils sont souvent porteurs, et des peuples indigènes extrêmement vulnérables aux épidémies, Desrosiers le reconnaît sans peine, chiffres à l'appui. Cette insistance sur le caractère décisif des épidémies dans le déroulement de notre histoire coloniale place Desrosiers plusieurs décennies en avance sur ses contemporains, alors peu sensibles à cette question. Lionel GROULX qui voit dans le premier tome d'*Iroquoisie* l'un des meilleurs ouvrages de la production historique du Canada, dénature, dans son compte rendu précité de l'ouvrage (GROULX, 1947), l'argument froid, mesuré, objectivant de Desrosiers, en invoquant les ravages d'épidémies précolombiennes (ce qui est faux, et ce que n'écrit jamais Desrosiers) et surtout en inversant le poids des facteurs de mortalité pour placer (contre ce qu'affirme Desrosiers) au premier rang « le fléau de l'alcoolisme, la pire de toutes les épidémies » (GROULX, 1947, p. 283.). Groulx ne peut accepter les résultats de l'enquête rigoureuse de Desrosiers parce qu'il lui faut interpréter cette réalité dans le paradigme du péché : l'alcoolisme résulterait à la fois de la faute de l'homme blanc qui l'a introduit en Amérique et du caractère infantile et irresponsable de l'Indien qui ne peut y résister.

On voit ici comment le romancier-historien Desrosiers déclasse l'historien-moraliste Groulx. Car seule la lecture minutieuse et rigoureuse des sources a pu conduire le premier à mettre en doute les paradigmes historiques de son époque. *Iroquoisie*, dont les pages débordent de raids guerriers, de descriptions d'assauts et de victoires, corrige la fausse impression qui pourrait en découler : la somme des

Amérindiens morts à la guerre pèse peu en balance de ceux fauchés par les épidémies. Desrosiers fait le décompte : dans la première partie du XVIIe siècle, les Algonquins perdent au plus deux cents victimes à la guerre, mais le nombre de leurs guerriers a chuté de huit cents à vingt ou trente. Comparer, compter, vérifier, voilà trois mots qui expliquent l'exceptionnelle clairvoyance de Desrosiers quant au poids des épidémies sur l'histoire amérindienne. « Notre monde moderne, depuis la découverte de Pasteur, ne connaît plus la puissance de ces maladies contagieuses. Il faut lire les pages « enfiévrées » et « envoûtantes » que les Jésuites ont, d'une lucidité désolée, consacrées aux épidémies et que les historiens ont négligées alors que fondait sous leurs yeux la population autochtone des siècles passés. » (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 85, 106, 125-127.) Or, avec les hécatombes résultant des épidémies, le rapport de force entre les tribus bascule, soit par l'effet d'une mortalité moins élevée dans un groupe, au moins à court terme, soit par la capacité de remplacer les morts par des captifs obtenus grâce à des raids guerriers. Les Iroquois auraient-ils été frappés plus tardivement que leurs ennemis par les épidémies, ce qui leur aurait procuré un avantage décisif ? Desrosiers soutient l'affirmative, ce qui, à vrai dire, n'a pas encore été démontré. Ce sont les recherches en cours de Gisèle LEVASSEUR[9] qui devraient nous éclairer sur cette question. Soulignons pour l'instant que la thèse d'une disparité dans les effets des épidémies est fort plausible. Desrosiers l'explique par une différence entre les modèles de colonisation français d'une part, et hollandais et anglais d'autre part. Anglais et Hollandais se sont mêlés plus tardivement et avec moins d'intensité aux Amérindiens que les Français. On ne trouve chez les Hollandais, avant la fin du XVIIe siècle, ni missionnaire ni explorateur, chacun se limitant à négocier avec les Agniers à Albany. En 1684, un seul Hollandais avait voyagé plus loin que chez les voisins agniers pour atteindre les Oneiouts. À la même époque, il y avait partout des missionnaires, des officiers, des soldats et des coureurs de bois français vivant parmi les tribus indiennes dans les Grands-Lacs et en haut Mississippi, et cette interaction remontait au tout début du XVIIe siècle avec la présence de Récollets puis de Jésuites chez les Hurons, et avec celle des premiers coureurs de bois et des explorateurs. De surcroît, cette interaction constante caractérisait également les villages coloniaux, les Français et les Algonquins combattant côte à côte les attaques iroquoises sur les rives du fleuve. En interaction plus étroite avec leur partenaire européen, et donc davantage exposés aux contagions, les Montagnais, les Algonquins, les Nipissingues, les Hurons, les Outaouais auraient été plus rapidement et plus fortement fauchés par les maladies d'origine européenne que ne le furent les Iroquois.

Dans l'élaboration de son modèle économique d'interprétation historique, Desrosiers fait encore entrer, outre la traite des fourrures et les épidémies, quatre autres variables dont le poids sera décisif sur la suite de l'histoire coloniale. Il s'agit du modèle colonial, de la géographie, des prix et de l'accès aux armes à feu. En se

9. Étudiante au doctorat en anthropologie à l'Université Laval.

mêlant le moins possible des affaires internes de leurs alliés amérindiens, les Hollandais, puis les Anglais, ont fait de leur intermédiaire privilégié, les Agniers, la tribu par laquelle devaient passer les relations avec les autres Indiens. Bien que les Français aient eu les Hurons pour principal intermédiaire de 1615 à 1650, le rôle de ces derniers ne fut jamais aussi exclusif et, après 1650, même si les Outaouais devinrent les principaux intermédiaires, tous les Amérindiens alliés des Grands-Lacs pouvaient venir à Montréal. Qui plus est, ce sont, plus souvent qu'à leur tour, les Français qui montèrent au-devant de leurs alliés pour aller commercer avec les uns et les autres. La relation exclusive et monopolistique établie avec les Agniers à Fort Orange (Albany) fut source de tensions entre ceux-ci et les autres tribus iroquoises qui optèrent, à plusieurs reprises, pour une alliance française afin de réduire l'arrogance des Agniers.

En second lieu, il importe de cerner le cadre géographique dans lequel se placent les guerres amérindiennes. Les Agniers n'habitaient qu'à une quinzaine de lieues (75 kilomètres) de Fort Orange. Ils s'y rendaient à pied sans risque de s'exposer à l'ennemi. Il en allait de même des Iroquois d'En Haut, c'est-à-dire des quatre tribus habitant le sud du lac Ontario dont les sentiers vers les Agniers et, éventuellement Fort Orange, se situaient à l'intérieur des territoires iroquois. Les choses se passaient tout différemment pour les Hurons, puis pour les autres tribus des Grands-Lacs, lesquels parcouraient une très grande distance dans un voyage de plus d'un mois sur les rivières les conduisant à Montréal ou à Trois-Rivières. Ils étaient vulnérables à l'ennemi à chaque portage, au détour de chaque rivière.

Le troisième facteur concerne les « prix » sur le marché du troc en Amérique du Nord-Est. Desrosiers soutient, sans doute avec un brin d'exagération, que le rapport d'échange a toujours été plus favorable aux Amérindiens d'Albany qu'à ceux de Montréal ou de Trois-Rivières. Les marchandises de traite se vendent moins cher à Fort Orange et les fourrures s'y achètent au prix fort. L'historien William ECCLES (1987) a complètement rejeté cette thèse en invoquant les débats suscités par les protestations indiennes cherchant à faire baisser les prix d'un côté comme de l'autre. En réalité, bien que l'affirmation de Eccles ne soit pas sans fondement, nous croyons que l'intuition de Desrosiers demeure juste, et nous invoquerons comme première preuve le fait que, durant tout le Régime français, la contrebande s'est toujours pratiquée à sens unique vers Albany et les colonies britanniques, pour y obtenir un prix plus élevé pour les fourrures et y acheter des marchandises de traite à rabais. Desrosiers explique d'ailleurs avec raison cet écart de prix par la géographie et la fiscalité. Les voiliers qui traversaient l'Atlantique chargés de marchandises de traite pouvaient les décharger directement à Albany, alors que le voyage, plus long vers Québec, demandait que les marchandises soient transbordées sur des barques vers Montréal. Ensuite, la colonie canadienne imposait une taxe de 25 % à l'exportation des fourrures. Cet écart des prix a toujours constitué une épine dans le réseau français de traite des fourrures, et les tribus des Grands-

Lacs ont constamment hésité entre les Français du réseau de Montréal ou les Iroquois-Hollandais-Anglais du réseau d'Albany. Chaque réseau de traite avait par conséquent son maillon faible. Le monopole et les privilèges des Agniers pouvaient inciter les autres Iroquois à se rapprocher des Français ; les prix trop élevés des marchandises des Français pouvaient inciter les tribus des Grands-Lacs à se rapprocher des Iroquois. Les prix trop bas des fourrures ont toujours rendu douteuse la loyauté des tribus des Grands-Lacs envers les Français, ceux-ci pestant continuellement contre leurs alliés « sauvages ». Pour Desrosiers, c'est cette faible compétitivité des Français qui fut une des principales causes de leurs guerres avec les Iroquois. Ne pouvant gagner la bataille des prix, la France ne dut-elle pas s'engager dans celle des armes ?

Enfin, dernière variable, l'acquisition plus ou moins rapide d'une marchandises de traite doit être analysée à part : il s'agit des armes à feu, parce qu'elles confèrent une supériorité militaire décisive. Cet argument a, lui aussi, été contesté, compte tenu des difficultés de manier les anciens mousquets ou de les utiliser sous la pluie. Néanmoins, tout en sachant qu'il ne faut pas reporter sur les armes anciennes l'efficacité des modernes, contentons-nous de souligner que toutes les tribus ont cherché à acquérir des armes à feu, qu'une fois acquises, elles n'y ont jamais renoncé, et que les premières à les acquérir ont toujours gagné leurs guerres contre celles qui n'y avaient pas encore eu accès. Disons aussi que les Européens se sont partout opposés à la vente d'armes à feu aux Amérindiens, et qu'en Amérique du Nord-Est, les Agniers ont été les premiers à s'en procurer, à partir de 1640, en tirant parti de la concurrence entre les colonies voisines des Hollandais et des Anglais, de même que de la liberté de commerce résultant de l'abolition du monopole de la West Indische Compagnie à Fort Orange, à partir de 1639.

Au premier axe de l'exploitation commerciale du continent s'ajoute celui de l'expansion coloniale et des conflits pour l'imposition de la souveraineté impériale de la France ou de l'Angleterre sur le nouveau continent. Si l'histoire de 1600 à 1660 a été celle, démographique, des épidémies et celle, économique, de la traite des fourrures, la dimension politique devient fondamentale avec l'instauration d'un gouvernement royal au Canada en 1663 sous l'impulsion de Louis XIV, avec la prise de possession par les Anglais de la Nouvelle-Hollande en 1664 et la Révolution Glorieuse en 1688. Désormais deux empires s'affrontent. Desrosiers fait de la compréhension de ce processus une clé indispensable pour interpréter le destin de la colonisation américaine, sans oublier de noter à quel point ce processus est ambigu du point de vue des relations avec les Amérindiens. Mais s'il distingue le caractère formel d'un rituel de prise de possession d'une possession réelle, s'il souligne le « malfondé » de plusieurs prétentions, s'il explique la résistance des Indiens à l'asservissement, surtout face au pouvoir anglais, son regard se fait plus conciliant quand il s'agit de juger l'action des Français. Assumant implicitement le processus d'imposition impériale d'une souveraineté, Desrosiers n'arrive pas à

l'objectiver d'une manière aussi radicale qu'il le fait pour les rapports économiques. Ainsi considère-t-il que le droit international du XVIIe siècle, aussi peu contraignant et aussi traversé d'interprétations divergentes soit-il, fait partie de l'univers d'inscription des Amérindiens et des colons. Il reconnaît aux Français un droit de possession sur le territoire de l'intérieur de l'Amérique découlant directement de l'antériorité de leurs explorations et découvertes. Il dénonce l'outrecuidance des gouverneurs britanniques qui nient toute autorité française sur ces territoires, eux qui n'ont ni exploré, ni évangélisé dans la région des Grands-Lacs. S'il juge que les conceptions britanniques ne concordent pas avec les faits juridiques de l'époque, c'est par contre pour reconnaître que, dans les rapports politiques réels, ce qui compte, ce n'est pas la légitimité juridique, mais la capacité de posséder réellement qui, en dernière instance, repose sur la capacité de peupler de colons un territoire. En somme, écrit Desrosiers, il s'agit d'établir un rapport de force, aussi ténu soit-il, après quoi il y a toujours moyen de trouver une justification en droit. Par exemple, lorsqu'une mission jésuite s'installe à Gannentaa, au cœur de l'Iroquoisie en 1656, les autorités coloniales françaises créent un titre seigneurial pour le territoire couvert par la mission, ce dont les Iroquois n'ont certainement jamais entendu parler et qui n'a donné lieu à aucune pratique seigneuriale. Il s'agissait en réalité d'une pure fiction légale, évanouie avec le départ précipité du personnel de la mission quelques années plus tard ; mais Desrosiers ne le souligne pas. Avec l'expédition de Tracy chez les Agniers en 1666, où le général prend possession officiellement des villages désertés, et avec les traités signés avec les Français par l'une ou l'autre des tribus iroquoises en 1665, 1666 et 1667, Desrosiers considère que les Iroquois sont entrés dans un régime juridique nouveau, la France ayant pris possession de leur pays. Desrosiers reprend la lettre des traités sans en faire la critique, sans poser la question de la validité des documents destinés aussi à la vanité royale et aux débats de chancellerie. Il est très difficile pourtant, pour ne pas dire impossible, de savoir jusqu'à quel point ceux-ci traduisent l'essentiel des échanges verbaux. Desrosiers ne cherche jamais à connaître l'entendement que les Iroquois avaient des formulations juridiques des documents diplomatiques. De même, à propos des alliés des Grands-Lacs, l'historien écrit que le statut des Indiens et celui de leurs territoires changent totalement à partir de 1671, avec les prises de possession de Saint-Lusson et de La Salle. Les Indiens, écrit-il, deviennent sujets français et leurs territoires terre française, ce qui conduirait les Iroquois à poser un *casus belli* à la France s'ils attaquaient ces Indiens ou pénétraient dans leur pays. (DESROSIERS, 1998, tome 3, p. 98.) En réalité, l'inscription des Amérindiens dans le droit international a eu un effet assez restreint lors de ces « prises de possession », les Amérindiens ne le reconnaissant pas, pas plus qu'ils ne reconnaissaient la valeur des rituels de prise de possession (dont l'aspect légal se limitait à des documents écrits inaccessibles aux autochtones). Il est probable d'ailleurs que ce genre de prises de possession n'était même pas proclamé. Aux yeux des Amérindiens, et en pratique pour les Français eux-mêmes, ces rencontres tenaient lieu d'alliances, et c'est

en vertu de ces alliances, et non pas du droit international, que les Iroquois pouvaient hésiter à attaquer les nouveaux alliés des Français. Disons, pour clore la question diplomatique, que Desrosiers ne reste pas toujours piégé dans le formalisme juridique, son travail comportant d'excellents passages sur le processus de subordination des Iroquois aux Anglais. Il distingue bien les prétentions à la souveraineté française de son caractère effectif. Ainsi juge-t-il qu'en 1674, les titres français ne suffisaient pas à gagner l'allégeance iroquoise, et qu'il aurait fallu en outre que les prix des marchandises françaises soient inférieurs à ceux d'Albany !

Les Anglais ont besoin des Iroquois mais ils visent également à les subjuguer ; d'un autre côté, si les Français détruisent les Iroquois, ils auront les Anglais dans leur flanc. Les Français doivent donc réussir sur le plan politique dans l'élargissement et la consolidation des réseaux d'alliances, et ils y réussissent en effet, mais ils n'ont pas les moyens économiques de leur expansion commerciale : leurs prix moins compétitifs relâchent les liens noués lors des alliances ; réussissent-ils à affaiblir considérablement les Iroquois vers la fin du XVIIe siècle et à drainer toutes les fourrures, que leur marché se sature et qu'ils ne peuvent plus acheter : dès lors leurs alliés se retournent vers les Iroquois. Ainsi, grâce à la description fournie par Desrosiers, on comprend mieux l'ensemble des facteurs, traditionnels, démographiques, économiques, religieux et symboliques, politiques, impériaux, qui dans leurs nombreuses combinaisons peuvent faire basculer soudain les rapports de force dans un sens ou dans l'autre. Si le siècle a démarré avec l'hégémonie de l'Alliance Laurentienne et des Français, le rapport a basculé à partir de 1640, avec l'accès des Iroquois aux armes à feu et les épidémies qui auraient frappé plus durement les alliés des Français. De 1640 à 1665, les Iroquois dominent. L'arrivée d'immigrants plus nombreux à Québec de même que l'arrivée de troupes rééquilibrent les forces entre 1665 et 1690 : alternent alors d'un côté et de l'autre défaites et victoires. À partir de 1690, le rapport devient nettement plus défavorable à l'Iroquoisie. La plupart des historiens ont vu dans cet affaiblissement la conséquence des entreprises militaires françaises, mais Desrosiers accorde, avec raison, autant, et sinon plus d'importance à l'effort de guerre des nations des Grands-Lacs. Le voilà encore une fois nullement dépassé par les cinquante ans de recherche historique qui ont suivi la rédaction de son manuscrit.

À une époque où histoire et mission providentielle du Canada français se confondaient pour brosser le portrait d'une race fière, dont le ciel avait marqué la carrière et dont le bras avait porté l'épée et la croix, Desrosiers réitère les mobiles de fierté historique, quoiqu'en les subvertissant. C'est qu'il travaille inlassablement à objectiver les rapports sociaux, y compris sur les questions délicates de la religion et de la nature de « l'ennemi ». Aussi il décrira, sans jamais s'engager lui-même, la croyance des coloniaux à une intervention providentielle, de même que les signes sur lesquels les coloniaux ont cru fonder cette croyance. Ailleurs, tout en soulignant, à juste titre, le courage des missionnaires, il ne fait pas du sang de leur martyre le

baptême de la civilisation catholique en terre américaine. Il décrit les phénomènes religieux du point de vue de leurs manifestations sociales, soulignant les luttes entre convertis et traditionalistes, sans toutefois élaborer sur les croyances de ces derniers. Il juge néfaste le monopole de la présence missionnaire chez les Iroquois, tant pour les intérêts politiques français qui auraient été mieux servis si des laïcs avaient été présents, que pour les intérêts des missionnaires eux-mêmes, accusés des retombées d'une politique impériale qu'ils ont trop étroitement partagée. Ailleurs, il inversera l'idée des *Relations*, selon laquelle Dieu a humilié le Montagnais par des maladies afin qu'ils reçoivent le message évangélique : selon Desrosiers, « décimés, déracinés, les peuples de la coalition laurentienne sont inclinés vers les plans des missionnaires ». (DESROSIERS, 1998, v. 1, p. 207.) En d'autres termes, en dépit du fait que les *Relations* attribuent aux premiers martyrs canadiens la conversion, vers 1672, des Agniers et leur migration à La Prairie, Desrosiers propose plutôt que « Ce sont les déshérités, les humbles, les estropiés, les malades qui écoutent tout d'abord les paroles de l'Évangile. » (DESROSIERS, 1998, tome 3, p. 137.) Enfin, quoiqu'il la respecte infiniment par ailleurs, Desrosiers désenchante l'œuvre missionnaire en montrant comment les Iroquois manipulent les missionnaires, comment ils offrent par exemple de se baser sur le prix du castor pour déterminer l'accueil de missionnaires ou de pasteurs.

Desrosiers est un auteur sensible à la réalité des autochtones, ne serait-ce que pour cette raison qu'il les interprète comme des acteurs de l'histoire de la Nouvelle-France, et non comme des prédateurs assimilables aux loups ou à l'hiver. Desrosiers fera l'éloge de la politique – effectivement très clairvoyante – de Frontenac, lequel arrive à manœuvrer pour coincer les Iroquois. « Il était temps qu'un gouverneur français s'y emploie. » (DESROSIERS, 1998, tome 3, p. 108.) Mais Desrosiers montre par ailleurs que la tactique de Frontenac a été fort simple : il a habilement supposé – écrit l'historien dans une phrase qui résume admirablement bien l'ambiguïté foncière de son histoire, à la fois colonialiste et structurale – « que les Iroquois sont des hommes comme les autres, qu'ils sont accessibles aux mêmes sentiments, ont les mêmes faiblesses » (DESROSIERS, 2998, tome III, p. 108). Frontenac a « deviné qu'avec son esprit affiné d'européen, il peut manœuvrer ces primitifs » (DESROSIERS, 1999, v. 3, p. 108), parce que ces primitifs sont des hommes ordinaires, aussi rusés, aussi fourbes, aussi cupides et aussi sagaces, qu'un Français de bonne race. C'est donc parce qu'il considère les Iroquois des hommes comme les autres que Frontenac peut les manipuler, et qu'en revanche ils peuvent manipuler Frontenac. Desrosiers décrit bien le jeu d'équilibre pratiqué par les Iroquois entre la France et l'Angleterre pour éviter l'asservissement. Il note que, dans le jeu sanglant de la guerre, les Iroquois ne font pas seulement figure de victimes, par exemple qu'ils trafiquent avec les empires des terres qui ne sont pas les leurs, comme ils le feront avec celles des Andastes qu'ils ont vaincus. Reconnaissant aux alliés autochtones un rôle inconcevable aux yeux de la plupart de ses contemporains, il qualifiera de décisif le rôle des Iroquois catholiques domiciliés près de Montréal

dans la guerre contre la Ligue iroquoise, eux qui auront perdu la moitié de leurs guerriers entre 1689 et 1692. Desrosiers écrit qu'ils ont peut-être empêché la destruction de la Nouvelle-France ; ils sont, dit-il encore, « des héros de la Nouvelle-France comme les Français » (DESROSIERS, 1999, v. 4, p. 133).

Pour Desrosiers, les guerres d'Amérique ne sont pas seulement celles des métropoles par Indiens interposés. Les Iroquois affichent « une espèce de conscience nationale » (DESROSIERS, 1999, v. 3, p. 82 ; v. 4, p. 279), ils s'opposent à la colonisation française par volonté de survie, parce qu'elle est contraire à leurs intérêts ; ils résistent à la colonisation hollandaise, puis anglaise, parce qu'elles visent leur soumission. Dans cette résistance, les Iroquois manifestent une grande habileté à brouiller les relations entre les Français et leurs alliés, de même qu'à trouver un équilibre précaire entre les puissances colonisatrices rivales. Ils sont toujours bien informés, leurs attaques suivent une stratégie précise, quoique parfois téméraire, l'équilibre entre la diplomatie et la guerre révèle en outre une analyse de politiciens avisés et tenaces. Globalement, cependant, et nous croyons devoir confirmer ce jugement, Desrosiers qualifie la société iroquoise de guerrière, soulignant, par contraste avec la société huronne culturellement si proche, l'incapacité iroquoise de fonder une tradition commerciale. Cela va d'ailleurs de soi, car dans la mesure où les Iroquois ont gagné leurs guerres aux dépens d'une multitude de populations, dont ils ont tiré un très grand nombre de captifs, ils pouvaient difficilement créer et nouer dans le même temps de fortes relations de commerce. La politique des Iroquois a consisté pour ainsi dire à détruire leurs ennemis en les dispersant, ou en les faisant captifs, afin de prendre le contrôle de leurs territoires de chasse et y trapper à leur place : c'est ainsi que le sud de l'Ontario a été vidé des Hurons, des Pétuns, des Neutres, des Ériés au cours des années 1640-1650, et que des trappeurs iroquois s'y sont établis, parfois avec leur famille, poussant l'audace jusqu'à occuper l'Abitibi, aux dépens des Algonquins. Leurs raids les conduiront d'ailleurs plus loin encore, vers le nord-ouest du lac Saint-Jean, vers les Maritimes, vers Michilimakinac, vers le pays des Illinois, etc., et cependant il n'en résultera jamais la mise sur pied d'un vaste réseau commercial iroquois. Si cela tient en partie à l'obstruction systématique des Français et de leurs alliés, cela tient également à la prédominance d'une culture guerrière des Iroquois qui les conduit irrésistiblement à faire le vide autour d'eux. C'est seulement à partir des années 1690, c'est-à-dire avec la perte de leur suprématie militaire, que les Iroquois privilégieront davantage la voie de la diplomatie et du commerce.

Pour Desrosiers, il est vrai, la confrontation sur le continent américain engage des peuples à l'âge de fer et des peuples à l'âge de pierre. Desrosiers ne se fait pas faute de souligner la différence des civilisations dans la différence des forces productives : avec le métal viennent les outils et les armes, du marteau au moulin à vent, de l'épée au canon, de la charrette au voilier, tandis que la pierre engendre le grattoir, le casse-tête, l'arc, le harpon. Si l'Indien peut initialement manifester un

émerveillement d'enfant face aux objets européens, il ne mettra pas de temps à vouloir s'approprier et manipuler ces « nouveautés ». Ce sont là des objets matériels qui lui font défaut. Mais pour Desrosiers, l'Amérindien n'est nullement inférieur sur le plan intellectuel ni non plus sur celui de l'organisation sociopolitique. Au premier niveau des possessions matérielles, les peuples autochtones sont peut-être « arriérés », mais au niveau des institutions il en va autrement. Les colonisateurs européens venus étendre leur empire en Amérique du Nord posent le pied sur un continent riche d'une longue histoire, et pourvu d'une organisation complexe : réseaux de canots et routes, relations commerciales, croyances, alliances politiques, guerres, communautés (tribus, ligues, confédérations) ayant une pleine conscience d'elles-mêmes et de leurs intérêts. La perspective traditionnelle du vide, faisant des Amérindiens des peuples sans feu ni lieu, sans foi, sans loi, sans roi, n'est en rien celle de Desrosiers. Qu'ils aient été alliés des Français, dans le cas des Hurons, ou alliés des Hollandais puis des Anglais, dans le cas des Iroquois, cela ne change rien au jugement porté par Desrosiers sur la nature de ces civilisations d'agriculteurs semi-sédentaires aux rituels sophistiqués et aux institutions politiques élaborées. Son analyse est assez fine pour distinguer nettement les Iroquoiens des Algonquiens, tout particulièrement les groupes de chasseurs-cueilleurs, chez qui le politique est moins prédominant et entre qui les rapports d'alliance étaient plus fluides. Desrosiers cherchera donc sans cesse à mieux comprendre la nature des institutions dans lesquelles et à partir desquelles agissent les Amérindiens.

Cette sensibilité le pousse plus loin, elle lui fait évoquer la beauté des rites amérindiens, l'intelligence de leur art militaire, la grandeur de leur courage. Desrosiers tient pour des événements « remarquables » et « émouvants » les paroles de Garakonthie, « ce merveilleux orateur » onontagué, à l'occasion de la tenue d'un conseil à Montréal en 1658 ou à l'occasion de l'oraison funèbre qu'il adressa en 1665 à Ondessonk, c'est-à-dire au Père Simon Lemoyne (DESROSIERS, 1998, v. 2, p. 173-175, 324-326 ; 1999, v. 3, 142-144). C'est que pour Desrosiers les nations autochtones, acteurs au même titre que les européennes, défendent tout simplement leurs intérêts. Ce simple point de vue fait découvrir à Desrosiers un monde fascinant, et il n'a pas de difficulté à faire siennes les analogies des Jésuites à propos des Hurons ou de Frontenac à propos des Iroquois : les chefs indiens ont la prestance et la majesté des sénateurs romains. Il est frappé par la finesse de la politique iroquoise, par les qualités exceptionnelles des orateurs, par la beauté des rituels. Il s'étonne de la perfection d'une civilisation aux habitations magnifiquement ornées, aux outils de menuiserie élaborés. Il s'étonne également de la force de cohésion d'une société qui assimile ses captifs, y compris parfois les Français dont certains vont souhaiter y demeurer. Il admire un système politique qu'il n'hésite pas à qualifier de démocratique et où sont à l'œuvre des factions, au sens de partis politiques, dont les forces évoluent constamment et où l'absence d'unité exprime précisément l'absence de despotisme. Ces factions rendent compte des débats souvent orageux à l'époque où les Iroquois, exposés à des forces qui les dépassent, doivent prendre une série de

décisions difficiles. Ces divisions fluctuantes et mouvantes traversent toutes les tribus membres de la Ligue, elle-même dépourvue d'homogénéité et divisée par une tension entre Iroquois d'En Bas, Agniers, premiers intermédiaires des Hollandais, et Iroquois d'En Haut, les quatre autres nations de la Ligue qui détiennent l'hégémonie politique dans la capitale Onondaga, mais qui sont soumises à l'hégémonie commerciale des Agniers.

La guerre est cruelle, comme toutes les guerres. La torture, chez les Iroquois et les Hurons, est d'une savante et froide cruauté ; chez les Algonquins, elle atteint un triste paroxysme. La rectitude politique actuelle voudrait pourtant que l'on censure les passages où le « bon sauvage » montrerait des vices et des signes de sadisme trop criants. Desrosiers ne s'impose pas plus de retenue pour exprimer son émerveillement que son horreur, les comportements humains les plus sublimes n'étant pas plus discriminés que les comportements que le contemporain juge littéralement horribles. Le plus beau du livre de Desrosiers pourtant, c'est peut-être justement d'avoir voulu voir la grandeur de l'Amérindien jusque dans les horreurs de la guerre, le sang des martyrs canadiens, les tueries occasionnées par les luttes militaires. De ne s'être pas aveuglé sur leur barbarie et leur sauvagerie comme certains de ses contemporains, mais de n'avoir pas oblitéré la dimension proprement « sauvage » de la vie des indigènes comme le font certains historiens actuels. Car le « sauvage », dans l'esprit des premiers explorateurs du Nouveau Monde, c'était les tortures raffinées des Iroquois, les gestes parfois atroces des Hurons dans les campagnes militaires, l'anthropophagie, les cruautés lors des prises d'otages. D'une certaine manière, les Amérindiens, les Iroquois particulièrement, sortent grandis de cette description sans compromis et sans enjolivements faussement idylliques. L'historien semble admirer l'âpreté, la dureté, la sagacité, l'intelligence même dans le mal des Iroquois, attitudes qui assurent en fin de compte leur survie, par contraste avec les Hurons, dont le cœur noble et généreux entraînera la perte. Les Hurons ont beau avoir été plus durement frappés par les épidémies et désavantagés par le refus des Français de les armer, cette grande race aurait d'abord été vaincue par son refus de se défendre en rendant coup pour coup. Perdant confiance en elle-même, surestimant les forces de l'ennemi, elle se serait finalement éteinte par soumission à son destin. Les Iroquois, les Agniers tout particulièrement, qui, aux côtés des Hollandais, en 1660, ont combattu les Amérindiens d'Ésope en révolte contre le pouvoir colonial, qui ont trahi et vendu les Pequots en 1638 aux Anglais, qui ont trompé les Hurons réfugiés à l'île d'Orléans, qui sont devenus tout à la fois les mercenaires, le rempart et les victimes des Anglais, sont tout de même ceux qui, au terme de l'histoire, ont réussi à survivre.

3. *Desrosiers et l'histoire*

Les personnages historiques de Desrosiers ressemblent à ceux de ses romans, dont on peut dire qu'ils sont des marionnettes prisonnières des fils d'une destinée à

laquelle ils ne savent échapper. Ses personnages romanesques principaux sont des introvertis, des hommes tout entier repliés à l'intérieur d'eux-mêmes, habiles à dénouer les ressorts de l'action et les rouages des rapports sociaux, mais point assez forts pour en renverser la logique. Le roman se déroule sans suspens, sans revirements brusques et subtils ; les événements, parfois tragiques, se succèdent sans en troubler le cours. Une mécanique bien réglée, remontée au début du récit, impose sa loi à l'histoire romanesque. L'histoire est ainsi construite lorsque Desrosiers se fait historien. Héroïne du drame qui se joue sur le continent, la Nouvelle-France est trop faible pour faire concurrence aux Anglais et point assez naïve pour confier son sort aux Amérindiens. Elle tente de s'imposer par la ruse, les stratégies, les alliances, elle sait lentement mais sûrement jouer le jeu militaire et guerrier, cependant elle est vaincue d'avance et la lutte est livrée pour la forme. Ni les Français métropolitains, qui ne connaissent pas la valeur de leur colonie, ni les Anglais, qui visent la domination du continent, ni les Amérindiens, qui luttent eux aussi pour leur survie, ne peuvent nouer avec la Nouvelle-France une véritable alliance. La colonie doit faire son chemin seule, accomplir seule sa destinée, avec à peine quelques fois le secours de la métropole, même si au bout l'attend fatalement la défaite. Elle devra céder à la fin, elle le sait d'avance, mais tout en sachant que l'abdication évite parfois des revers plus durs, et qu'il vaut mieux souvent patienter avant de tenter de prendre sa revanche. Tel est le discours des romans de Desrosiers, tel est celui de ses récits historiques. Quand la Nouvelle-France se lance dans les guerres iroquoises, les jeux sont faits, non certes par manque de courage, d'intelligence ou d'expédients, mais simplement par manque de ressources.

C'est peut-être, en suivant l'explication donnée par Michelle GÉLINAS (1973), que l'œuvre romanesque de Desrosiers est « essentiellement une œuvre d'indécision et de contradiction ». « Globalement, elle témoigne d'une fidélité au passé ; mais au niveau des intentions profondes, inconscientes, s'inscrit le rejet du passé. » (GÉLINAS, 1973, p. 5.) Le premier roman de Desrosiers, *Nord-Sud*, publié en 1931, anticipe *Trente arpents* (1938) de RINGUET, *Menaud, maître draveur* (1937) de Félix-Antoine SAVARD ou le *Survenant* (1945) de Germaine GUÈVREMONT. La terre n'est plus célébrée en termes mystiques et paisibles comme elle l'avait été dans les romans du terroir, elle est devenue revêche, cruelle et hostile. Le roman brosse, il est vrai, le portrait de la vie sédentaire avec les couleurs de la tendresse, du bonheur, de l'ordre unis à la bonté, et la vie nomade avec celles des jouissances faciles, de la dispersion, de la paresse et du remords, il n'en reste pas moins que le héros ne peut s'empêcher en ultime dénouement de faire sa valise, de quitter la maison et de partir vers le Sud. C'est que l'existence agricole n'est que pauvreté, désolation et dénuement, dix ans de travail pénible étant souvent emportés par une mauvaise année de récolte. Et s'en aller dans les Pays d'En Haut, devenir fermier sur les terres de colonisation, ne rapporte pas davantage, quand la vie n'y est pas pire. Aller s'établir dans un bourg isolé, dans une maison perdue au fond des bois, souffrir un travail ingrat, cela n'est pas du goût du héros qui rêve d'aventure.

Le deuxième roman de Desrosiers, *Les Engagés du grand portage*, celui qui lui donna du jour au lendemain la célébrité et fit le plus pour asseoir sa réputation de romancier[10], répond d'une vision du monde semblable. C'est que, selon toute vraisemblance, le roman, dans une déroutante conclusion, donne raison aux vices contre la vertu. Évoquant la traite des fourrures dans le grand Nord-Ouest canadien du début du XIXe siècle, où se jouent des rivalités sanglantes, le roman se bâtit en inversant l'image que l'imaginaire collectif donne habituellement des coureurs des bois, hommes intrépides, être supérieurs, faisant preuve quotidiennement de bravoure, vivant dans un monde de liberté. Desrosiers décrit une réalité plus âcre, plus sèche, celle du mercantilisme des compagnies pelletières, celle d'une vie tendue par la seule recherche du gain. Bien entendu les valeurs traditionnelles demeurent, en arrière-plan : la ville représente toujours une influence mauvaise, la campagne une influence bénéfique, mais, ainsi que cela se passe dans les romans de François MAURIAC, par exemple, les méchants gagnent et demeurent impunis (LEMIRE, 1988). Les vertus traditionnelles sont inutiles dans un monde qui n'obéit plus aux lois humaines ou divines, et dans un univers où la valeur d'un homme s'estime à la quantité de peaux qu'il rapporte. Chacun vise sa carrière et son avancement, engageant la lutte par une série de feintes, de ruses, de mensonges et de flatteries. Nicholas Montour est le véritable héros de ce roman, personnage ambitieux et sans scrupules, alors que Louison Turenne, être pétri de bons sentiments, lui sert de vis-à-vis. C'est pourtant Montour qui finira par s'élever dans la hiérarchie de la compagnie et s'enrichir.

Deux caractéristiques premières de l'œuvre historique de Léo-Paul Desrosiers ont pu lui attacher la méfiance des historiens actuels, à savoir d'un côté une écriture romanesque, de l'autre un profond nationalisme politique. En d'autres termes, il lui a nui d'être un prosateur exceptionnel quand l'historien doit cultiver, habituellement, une écriture sobre et sèche, et d'être un nationaliste à une époque où l'idéologie nationaliste tendait vers le corporatisme, le fascisme, l'autoritarisme. Disciple fidèle du chanoine Groulx depuis le temps où il suivait avec émotion ses cours à l'Université de Montréal, grisé par ses leçons de patriotisme, pressenti (GROULX, 1971) comme son successeur à la direction de la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, homme d'une époque enclose dans l'idéal de la chrétienté et de la tradition qui en aurait fait, selon le vœu de ses parents, un jeune collégien promis au sacerdoce s'il en avait eu la vocation, ou un successeur de son père sur la terre familiale, où il travailla quelques étés, s'il n'avait eu autant le tempérament rêveur, Desrosiers est un nationaliste de la vieille école. Bien qu'il sache objectiver la guerre, bien qu'il traite les actions des partis ennemis selon les critères appliqués aux partis français, Desrosiers laisse malgré tout transparaître dans son analyse historique un

10. Notons que ce roman fut édité à Paris, aux éditions Gallimard, qui l'apprécièrent au point de le proposer pour le prix Goncourt. Il a reçu le Prix de la province de Québec *ex aequo* avec *Menaud, maître draveur*.

point de vue francophile. D'un côté, en 1689, l'armée iroquoise, animée par de noires rancunes, soudoyée par les Anglais, assoiffée de sang, se laisse descendre sur les flots du Saint-Laurent (DESROSIERS, v. 4, p. 36) : elle va perpétrer le massacre de Lachine. D'un autre côté, en 1690, un parti de Canadiens et d'Amérindiens domiciliés se met en campagne au début de février, voyage en raquettes, dort à la belle étoile, surprend Schenectady, dont les habitants sont massacrés, tandis que deux autres partis, voyageant à l'indienne, relancent de terribles raids qui ressemblent à celui de Lachine et que Desrosiers qualifie de « presque inhumaines ». (DESROSIERS, 1999, v. 4, p. 59.) La différence dans le traitement de faits similaires est légère, et pourtant elle est là, indéniablement, l'opprobre frappant davantage l'Iroquois, tandis que les raids conduits par les Français sont d'abord des actes de représailles. La nationalité de l'historien, qui transparaît à travers une certaine empathie pour l'audace et le courage des guerriers canadiens, se découvre également dans son analyse des rapports des Français avec les alliés autochtones. Car si Desrosiers insiste longuement sur l'interaction de l'Amérindien et du Canadien dans la formation du caractère de ce dernier, le contraire l'intéresse beaucoup moins. Desrosiers, qui ne conçoit pourtant pas l'existence du Canadien sans l'Amérindien à l'époque de la Nouvelle-France, ne peut concevoir un avenir que pour le Canadien. Il n'y a pas de place pour une souveraineté autochtone parce que, fondamentalement, la légitimité coloniale ne fait pas de doute à ses yeux. Desrosiers juge ainsi que la France a besoin d'hommes habiles et intelligents qui travaillent constamment à la défense de ses intérêts auprès des nations des Pays d'En Haut, sans quoi les Anglais et les Iroquois emporteront tout (DESROSIERS, v. 4, p. 231). Mais si cette analyse est fort juste, elle oublie de rappeler les conséquences politiques de la conquête coloniale au-delà du siècle où les événements décrits se déroulent. C'est qu'en écho aux travaux des historiens nationalistes de son temps, Desrosiers semble s'intéresser davantage à l'occasion ratée de fonder un empire français en Amérique.

Ce glissement nous permet d'accéder à une des motivations du livre. Moins passionné par le sort des Amérindiens que par celui des Canadiens français, Desrosiers travaille à répondre à des questions fondamentales : qui sont les Canadiens français, pourquoi forment-ils un peuple minoritaire, pourquoi sont-ils en quelque sorte apatrides sur leurs propres terres, pourquoi l'Amérique n'est-elle pas devenue francophone ? Ce genre de question fait fond sur une interrogation extraordinairement populaire à l'époque où écrivait l'auteur, à savoir l'origine de l'infériorité économique des Canadiens français. Ne reconnaît-on pas là la perspective adoptée par l'historien, perspective qui l'amène à débattre de l'histoire du processus d'appropriation de l'Amérique, non pas du point de vue des pratiques autochtones, mais plutôt du point de vue de l'empire. « Notre État français, nous l'aurons », c'est le cri des premiers colons de la Nouvelle-France attendant impatiemment et fébrilement l'arrivée des soldats, des mercenaires et des munitions pour entreprendre la conquête d'un territoire, sinon simplement empêcher la déroute de la colonie. Le climat hostile et les batailles sanglantes contre les Amérindiens sont la

métaphore jusqu'à un certain point des luttes politiques contre le pouvoir britannique ou fédéral dans les années 1930. L'ennemi est là, il est « dans la place » (MINVILLE), comme l'Amérindien autrefois caché derrière un arbre à l'affût d'un geste téméraire ou d'une négligence de la part du Français. Dans son roman *Les Opiniâtres*, Desrosiers trace d'une plume alerte l'aventure de Pierre et Isabau, embarqués en 1636 en direction de Trois-Rivières pour s'y installer sur une terre et fonder une famille. Une génération plus tard, après avoir donné naissance à trois enfants, après avoir bâti, défriché, cultivé, le couple aura presque tout perdu : les deux fils ont été tués, la fille est gravement blessée, les bâtiments et la maison ont été brûlés : durant trois décennies, les jeunes colons auront vainement tenté de combattre un ennemi plus nombreux et plus fort qu'eux, les Iroquois. Finalement, telle est la conclusion du roman, résignés à se replier sur Québec, ils accueilleront dans les larmes l'arrivée de soldats venus protéger la jeune colonie. La morale que l'historien tire du développement de la colonie française est simple : il n'est guère possible de fonder sur les rives du Saint-Laurent une famille, voire un pays, au milieu des guerres iroquoises sans l'aide de l'État métropolitain, la France et ses troupes. Dans ce récit fondateur exprimé par Desrosiers, point de couples ou de communautés qui, à la manière des *Pilgrims* de Nouvelle-Angleterre et des *Founding fathers*, fondent une Jérusalem nouvelle à l'abri des iniquités de l'État métropolitain, puisant en eux-mêmes la force de construire l'avenir et d'affronter l'adversité. Dans la Nouvelle-France des premiers temps, le petit nombre des colons, leur dispersion, les assauts incessants de l'ennemi ne permettent pas une indépendance politique véritable, alors que, d'un autre côté, de manière paradoxale, la nécessité de trafiquer avec les Amérindiens, l'obligation d'aller prêcher la parole évangélique dans leurs campements « sauvages », de même que la volonté de s'initier à leurs techniques militaires, font s'ensauvager les colons français au point de leur faire adopter des attitudes d'indépendance morale assez grande. La famille patriarcale européenne bascule dans le monde d'abondance, de métissage et de confrontation de l'Amérique. Élevés avec moins de contraintes, à la manière des « Sauvages », les enfants veulent s'établir par leurs propres moyens sur une terre, la hache dans une main, l'arme à feu dans l'autre, plutôt que d'attendre de leurs parents un héritage toujours incertain. On s'explique ainsi un peu mieux pourquoi l'antiétatisme ne joua pas un rôle aussi grand au Québec que chez nos voisins du Sud, et aussi pourquoi, parallèlement, les esprits des Français établis en Amérique prirent tôt une tournure insubordonnée et revêche. Les Canadiens devaient dépendre d'une manière ou d'une autre d'un pouvoir extérieur pour assurer la survie et la prospérité de la jeune colonie : mais auraient-ils préféré dépendre exclusivement du pouvoir métropolitain, la pauvreté des ressources envoyées par la France ne leur permettait pas de refuser de prendre eux-mêmes les armes ni encore de nouer des alliances avec les peuples soi-disant sauvages. Que peut faire la colonie désarmée dans une lutte où

les armes sont inégales, où la métropole l'abandonne pour des considérations volages[11], où les ressources militaires s'épuisent vite, sinon se faire Iroquoise parmi les Iroquois, adopter les techniques guerrières de ceux-ci, ruser constamment pour tenter de sauver l'empire chancelant et jouer de stratégie comme le feront Champlain ou Frontenac. Il n'est plus possible de seulement se replier calmement sur ses terres, à l'abri dans sa réserve canadienne, ses fortins, son fort, son habitation ou sa seigneurie, il faut adopter une politique audacieuse dans son but tout en étant réservée dans ses moyens.

Le nationalisme de Desrosiers, tourné d'abord vers la lutte à l'Anglais, lui fait voir le destin de son peuple au XXe siècle dans l'histoire de la colonie française. Mais son nationalisme, loin de le conduire à un certain racisme ou à la xénophobie, explique aussi bien la sensibilité qu'il montre pour la vie politique des communautés autochtones et fait mieux comprendre pourquoi ses interprétations, parfois douteuses aux yeux de l'historien contemporain, étaient irrecevables pour l'historien de son époque. L'ennemi a changé de visage, sa nature est demeurée la même : force de caractère, puissance démographique, culture violente, brutale et cupide, soif inextinguible de domination. C'est sans doute pourquoi, par-delà les descriptions atroces de tortures iroquoises, Desrosiers montre un réel attachement et un profond respect pour l'Iroquois, beaucoup plus que pour le Huron, auquel après tout il ne s'intéresse guère, alors qu'il est l'allié des Français. L'Iroquois est l'ennemi, mais il est aussi le maître des espaces vierges de l'Amérique, celui qui a le mieux compris la logique d'un monde bassement intéressé, sans merci, naturellement égoïste, comme l'avait compris le Montour des *Engagés du grand portage*, et qui, en vertu de cette disposition psychologique, était en symbiose avec son environnement. Le Français est un intrus, cela est vrai aussi du Canadien, qui ne s'adapte au pays qu'au prix de la trahison de soi-même, incapable d'habiter de plain-pied un territoire où les règles n'existent pas, sinon celle du plus fort, et dont l'étendue finira par l'écraser.

Cette situation pousse le Canadien à prendre une attitude particulière de défense et de courage qui formera l'essentiel de son caractère. « Délaissée par la France autrefois, l'initiative et l'énergie devinrent une nécessité pour notre race. Elle s'habitua aux responsabilités. Dans sa lutte solitaire et sans espoir de reprise, elle développa des qualités particulières. » (DESROSIERS, 1919, p. 372.) Si la France n'avait pas abandonné le peuple canadien à son sort, jamais une nationalité puissante et originale n'aurait pu s'épanouir sur le sol américain ; jamais la population parlant français n'aurait été capable de trouver en elle les ressources nécessaires pour

11. Desrosiers remarque que si un Talon a toujours su deviner les « possibilités » du continent, le roi n'y a jamais vraiment cru et a ainsi laissé passer les occasions de prendre possession de la Nouvelle-Hollande et de l'Iroquoisie, de peur d'avoir à « dépeupler son Royaume comme il faudrait faire pour peupler le Canada » (vol. 3, p. 57). Et, de conclure Desrosiers : « dans ces phrases se loge l'erreur capitale qui coûtera l'Amérique à la France ».

devenir ce qu'elle est : une race opiniâtre, accrochée à la terre comme l'arbre, et plongeant ses racines profondément dans le passé. Dans le roman historique *Les Opiniâtres*, Desrosiers a su décrire avec beaucoup de justesse le processus de canadianisation d'un immigrant venu de France et de celui de ses enfants. La périlleuse et éprouvante traversée, l'accès à un pays d'abondance, le pullulement de la vie animale et végétale, l'amélioration des conditions d'existence et de l'espérance de vie, l'arrivée dans un lieu de commencements où fonder famille et bâtir maison, un refuge où échapper à l'asphyxie de l'Europe, à sa misère, à son mécontentement, à sa faim ; l'adaptation à un hiver aussi long que dur ; la rencontre étroite, profonde, intense et quotidienne avec l'Amérindien, sur le mode de l'amitié, de l'intimité, de l'entraide, de la solidarité, mais également sur le mode de l'adversité, de la confrontation, de la destruction, de la torture, de la mort, tels sont les éléments premiers qui alimenteront l'identité de ceux qui allaient devenir très vite des Canadiens. L'Amérindien surtout est directement présent dans le paysage du colon, et non pas seulement refoulé en marge comme dans les colonies anglaises. Koincha l'Algonquine vit dans la maison construite par Pierre et Isabau, les héros des *Opiniâtres* ; leur fils aîné François se fera interprète, maniera le canot à travers rapides et portages, et se fera soldat pour affronter l'ennemi iroquois qui brûle, pille, torture et tue. Dans ce roman, c'est la femme, non l'homme, qui sauve le couple de la mort, avec pour conséquence que le père porte en lui la culpabilité de n'avoir point su donner un pays à ses enfants, le danger étant trop grand, les conditions trop dures, l'ennemi trop puissant. Cependant le destin qui broie le rêve des parents, trempe le courage des enfants. Voyez ces fils qui, avec sang-froid, autorité, assurance, s'engagent sur le grand fleuve à la conquête de terres inconnues, ignorant la crainte séculaire de leurs aïeux européens pour l'eau et la forêt. L'appel du continent semble les envoûter davantage que l'attachement à la terre. Des Groseilliers, Radisson, n'ont-ils pas atteint dans la fleur de l'âge ces Plaines où le sol est « uni comme de l'eau » ? (DESROSIERS, 1962, p. 162.) Et combien d'autres se sont sacrifiés dans des luttes perdues d'avance avec une bravoure qui suscite l'admiration en dépit des conséquences désastreuses qu'elles ont eues sur le devenir des nations amérindiennes ? Une poignée d'hommes face à un ennemi dix fois, cent fois plus nombreux, leur pays conquis, leurs moissons ravagées, leurs maisons incendiées, c'est en vain que semblent se sacrifier les premiers colons. Tous les éléments du processus de formation de l'âme canadienne-française ne sont-ils pas réunis, y compris le statut de minoritaire, d'interprète entre les cultures, de conquis, de victime sacrifiée ? Il faut néanmoins pousser plus loin l'interprétation de la nature identitaire du Canadien, puisque l'œuvre de l'auteur s'y prête admirablement. Fait captif et conduit en Iroquoisie, tout comme le fut réellement un ancêtre de Desrosiers, François, le fils aîné du héros des *Opiniâtres*, y sera délivré par la vieille Algonquine Koincha, laquelle rendra à la femme blanche le corps torturé de son fils (c'est l'image de la « Pieta », si fréquente dans l'univers symbolique du roman canadien-français). Voilà le Christ, et pour ce fils de la première géné-

ration en terre d'Amérique, le couple est impossible. N'ayant délivré la belle Sébastienne de l'ennemi que pour se faire lui-même prendre, François aura trop souffert « à cause » d'elle pour accepter son amour. C'est ainsi que la Nouvelle-France est malade du mal de mort, à moins que ne lui vienne une aide de la France, cette mauvaise mère gaspilleuse et inconsciente avec un pays enfant au berceau. Les études les plus récentes de la sociologie confirment l'étonnante actualité de la description de Desrosiers, reprenant sans le savoir les conclusions auxquelles il était parvenu un demi-siècle plus tôt à la lecture des mêmes archives (DELÂGE, 1999, p. 29-51).

*

* *

GEERTZ a écrit que l'historien est simultanément son biographe. À l'évidence Desrosiers, écrivant l'histoire de la colonie avec objectivité, s'est dépeint lui-même. Dans un roman en trois tomes, *Vous qui passez*, que nous croyons largement autobiographique, il relate l'histoire d'un jeune homme timide, handicapé par le fait d'être bigleux, rejeté par ses camarades du séminaire, tristement solitaire, rêvant avec nostalgie de son chez-soi comme d'un havre de bonheur et de compassion, trouvant un exutoire à son mal dans ses lectures dont il fera le monde où projeter ses espérances. Ce petit être fragile cache une grande force : il sait supporter les quolibets de ses confrères de classe, ayant appris qu'il vaut mieux endurer la honte que d'avouer sa misère. Aux sarcasmes entendus à la cafétéria, il oppose un silence de marbre. Mais il étudie la psychologie des étudiants, il sait mieux que quiconque démonter la mécanique intérieure des individus qu'il côtoie, et la patience et la ruse sont chez lui des atouts plus puissants que la force des autres[12]. Il arrivera donc à ses fins, mais dans le tourment, la honte et l'angoisse. N'est-ce pas reconnaître là l'histoire du peuple canadien, lui aussi frappé d'une infirmité originelle, celle du nombre, lui aussi incapable d'entreprendre à bras-le-corps une lutte qu'il perdrait aussitôt, lui aussi replié sur son monde spirituel, bien que magnifique et noble, lui aussi enfin promu à un glorieux avenir, sans doute, mais toujours dans le doute de soi et l'illégitimité de son ascension.

L'Iroquois, qu'est-ce que ce peut bien être pour Desrosiers vu dans une telle perspective, sinon... la fatalité ? Aurait-il pour lui toutes les vertus, qu'est-ce que cela pourrait bien faire, à ce jeune étudiant dépaysé et déraciné de son village natal,

---

12. On comprend mieux déjà l'engouement et l'admiration de Desrosiers pour l'œuvre de Marcel Proust. Histoire écrite par un jeune homme cloué sur un lit, rêvant de l'amour enveloppant et étouffant de sa mère, nostalgique d'un amour de jeunesse impossible, tentant de se tailler une place dans un monde extérieur hostile par une habileté particulière à comprendre le jeu des rouages de la vie humaine, cherchant à recouvrer le sens de sa vie par la remémoration du temps perdu, fasciné par les statuts sociaux et les hiérarchies sociales, etc., *À la recherche du temps perdu* avait tout pour plaire à l'auteur de *Vous qui passez*.

ou à ce petit peuple entreprenant de colons français, quand les vertus ne valent rien et que seule triomphe la soif du gain. En effet, dans l'enchaînement des événements de *Iroquoisie*, le lecteur ne peut voir qu'un déterminisme implacable, qu'une sorte de destin sans rémission possible, où le Canadien trouvera à la fois la défaite et le salut. La Nouvelle-France est sauvée par son alliance avec le Huron, et en même temps cette alliance assure son écrasement par l'empire britannique. Sans secours de la métropole, seule au milieu d'un environnement hostile, les ressources de sa survivance ne pourront se trouver qu'en elle-même, et c'est donc dans le repliement sur soi qu'elle prendra l'élan de sa régénération.

Il n'en reste pas moins que les colons de la Nouvelle-France sont devenus le peuple canadien-français, comme le jeune collégien de *Vous qui passez* est devenu un homme prospère. L'acharnement a vaincu le sort. Des opiniâtres, tels furent les premiers défricheurs, tels doivent-ils être encore, car rien n'est gagné encore et la partie s'annonce peut-être plus rude qu'elle n'a jamais été. Qu'est-ce que l'Amérique pour Desrosiers ? Ce fut les Iroquois, et puis ce fut les politiciens anglais, c'est maintenant les commerçants américains. En bref, les Canadiens français sont encore en Iroquoisie[13].

Denys DELÂGE

Département de sociologie,
Université Laval.

Jean-Philippe WARREN

ANNEXE

Le travail d'édition des quatre tomes d'Iroquoisie
(avec la collaboration de Mathieu D'AVIGNON)

La publication d'*Iroquoisie* à la maison d'édition Septentrion ne reprend intégralement ni le premier volume déjà publié chez Fides en 1947, ni le manuscrit inédit du deuxième volume que Desrosiers jugeait prêt pour l'édition, ni la suite du long manuscrit correspondant aux volumes trois et surtout quatre, qui n'avait pas atteint une forme définitive pour l'édition. L'éditeur, Denis Vaugeois, a opté pour traiter l'ensemble du manuscrit comme s'il avait été déposé par un auteur toujours vivant. C'est normalement le travail de l'éditeur de lire les œuvres qu'on lui propose, de réagir, de suggérer des modifications tout au long du texte, intervenant sur

13. Un jeune disciple de Groulx, promis à un bel avenir, l'écrivait dans les mêmes années : « Depuis 1660, les faits n'ont pas tellement changé ; les Iroquois ont simplement revêtu d'autres habits. » Fernand Dumont, *Vie étudiante*, mai 1949, p. 8.

le style, suggérant une précision, relevant les coquilles, proposant des termes, des expressions différentes. Évidemment, il appartient à l'auteur d'endosser ou non les modifications suggérées. Mais, qu'en est-il pour une œuvre posthume ? La règle consiste habituellement à ne pas récrire, corriger, réorganiser, à moins de l'indiquer explicitement à chaque passage modifié, même pour les coquilles d'édition. En principe, la même règle vaut pour un manuscrit inédit, mais que faire lorsqu'une partie de ce dernier nous parvient dans une forme inachevée ? La décision de Denis Vaugeois de traiter le manuscrit comme s'il était un produit contemporain a pour effet de l'unifier, de l'intégrer, de le moderniser en même temps que de le subvertir en le « rajeunissant » par l'élimination des traits caractéristiques d'une œuvre cinquantenaire. Voyons donc en quoi la production d'une nouvelle édition contemporaine modifie l'ancienne, en partie publiée en 1947 et, pour la plus grande part, demeurée sous la forme de trois versions manuscrites successives. L'éditeur a évidemment travaillé avec la dernière version du manuscrit de Desrosiers, ce qui n'a pas toujours été simple parce que la classification des trois versions par la Fondation Lionel Groulx est, au dire de l'éditeur, parfois erronée !

Il est surprenant que l'édition de 1947 de Fides n'ait pas été reprise intégralement par celle de Septentrion en 1998. Il y manque, par une décision malheureuse, l'introduction pourtant brève d'une page et demie où l'auteur livre sa méthode ; il y manque également toutes les références. À propos de celles-ci, le problème suivant s'est posé pour l'édition de 1998 : cela aurait exigé un énorme travail de vérifier les citations de la partie manuscrite, voire même de les identifier alors qu'elles sont fréquemment notées par abréviations ou par codes. L'éditeur a donc décidé de standardiser en éliminant toute citation du début à la fin. Il aurait été cependant préférable de garder au moins les 433 notes de renvoi dans les pages de référence du volume déjà édité même si celles-ci renvoient à des chapitres plutôt qu'à des pages. L'édition de 1947 porte sur les années 1535 à 1646 alors que celle de 1998 couvre la période 1535-1652, ce qui ne constitue pas un problème puisqu'il est raisonnable d'avoir voulu équilibrer la taille des quatre volumes.

Mais cernons de plus près le travail de révision pour l'ensemble de l'œuvre. Dans sa préface, Denis Vaugeois explique qu'il a expurgé le vocabulaire de l'époque qui est connoté péjorativement de nos jours : les mots « race », « sauvage », « hommes de l'âge de pierre, du paléolithique, du néolithique ». Ainsi, le mot « race » cède généralement, mais pas toujours, la place à « nation », « sauvages » ou « primitifs » à « Indiens » et parfois « indigènes. Il est surprenant par contre d'observer des modifications en sens contraire. Ainsi, Desrosiers, écrivant sur la guerre qui a cours entre Iroquois et Algonquins en 1608, la qualifie de vieux conflit national. Dans l'édition de 1998, le mot national a été biffé. Cela réduit la portée de l'argument de Desrosiers parce qu'il avait la conviction, erronée, nous le savons maintenant, mais partagée par de nombreux chercheurs américains de son époque, que les Agniers (ou Mohawks) étaient des descendants des Iroquoiens du Saint-

Laurent qui avaient habité la région de Montréal et que Cartier avait visités. Il croyait également que c'étaient les Algonquins qui avaient chassé ces Iroquoiens devenus Agniers-Iroquois. Voilà pourquoi il écrit qu'il s'agit en 1608 d'un vieux conflit national (1947, p. 39 ; 1998, v. 1, p. 21).

Parfois c'est une phrase complète qui est biffée parce que, à ce qu'il semble, elle serait trop marquée par une perspective évolutionniste : « Mais il [l'Amérindien] atteint avant son départ tout le développement mental dont il est capable ; il promène partout son âme dure, cruelle, son intelligence frustre, son nomadisme invétéré » (1947, p. 10 ; 1998, v. 1, p. 2), ou encore « toute la région est un habitat précieux pour ces peuplades primitives qui ne pensent subsister qu'au milieu de l'abondance » (1947, p. 12 ; 1998, v. 1, p. 3). Par contre, on ne voit pas pourquoi a été biffé de l'édition originale de 1947 le passage suivant que nous identifions entre crochets : « La logique des événements entraîne donc Champlain, [non-seulement dans une alliance de plus en plus intime avec la coalition laurentienne,] non-seulement dans une assistance militaire. » (1947, p. 69 ; 1998, v. 1, p. 41). Desrosiers n'était-il pas en son temps, le seul historien à comprendre la proximité des Français et des Amérindiens dans leur alliance ?

Ailleurs, plutôt que de reprendre Desrosiers qui résume un passage du *Journal* de Cartier, l'édition de 1998 cite plutôt directement Cartier. (1947, p. 9, 10, 11-12, 13 ; 1998, v. 1, p. 1, 2, 3.)

Des corrections améliorent le style ; par exemple, « ils découvrent un canot huron dont les occupants les aperçoivent » (1998, v. 1, p. 223) au lieu de « ils découvrent un canot huron, et les occupants de ce dernier canot les aperçoivent » (manuscrit, p. 352). Ailleurs, ce sont les noms des nations autochtones qui se voient modernisés, tels Népissingues plutôt que Nippissings ou Mascoutens au lieu de Mascoutins (1998, v. 1, p. 33, 68 ; 1947, p. 57, 68) ou encore des changements typographiques où la majuscule remplace la minuscule, comme pour Coalition laurentienne et Confédération iroquoise (1998, v. 1, p. 40 ; 1947, p. 68). On se surprend par contre de certaines omissions ou modifications : pourquoi écrire « la France s'est donnée en Amérique » (1998, v. 1, p. 19) alors qu'on lit dans l'édition originale : « la France s'est donnée dans le Nouveau-Monde » (1947, p. 36) ? Pourquoi en 1998, ne plus identifier comme « canadiens » les indigènes que des neveux de Cartier avaient ramenés en France (1947, p. 21 ; 1998, v. 1, p. 9) ? On ne voit pas non plus pourquoi remplacer 800 000 francs dans le manuscrit (p. 1571) par 600 000 livres dans l'édition de 1999 (1999, v. 4, p. 21). Il aurait au moins fallu expliquer la règle d'équivalence dans une note. Pourquoi également, ici ou là, retirer un membre de phrase ? Ainsi, en 1947 : « pour danser et se ranger en bel ordre de bataille quand se présenteront les canots amis » (1947, p. 45) et, en 1998 : « pour danser et se ranger en bel ordre de bataille » (v. 1, p. 25).

Mais, les plus nombreuses, ce sont les interventions sur les archaïsmes de l'écriture de Desrosiers visant à lui donner un style davantage contemporain et académique. Elles nous font perdre la poésie de la plume du romancier-historien de même que l'évocation des documents du XVIIe siècle qui l'inspire. Voyons à titre d'illustration :

En 1947	En 1998
« Omeyouts et Hurons fuient avec la même célérité dans la forêt » (manuscrit, p. 352)	« Oneiouts et Hurons fuient rapidement dans la forêt » (v. 1, p. 224)
« conduire le prisonnier en leur pays » (manuscrit, p. 353)	« conduire le prisonnier dans leur pays » (v. 1, p. 224)
« ils goûtaient la douceur de la paix » (manuscrit, p. 354)	« ils appréciaient la douceur de la paix » (v. 1, p 225
« Dans un mauvais pas » (manuscrit, p. 1317)	« Dans une mauvaise posture » (v. 3, p. 152)
« Elle tourne mal bientôt » (manuscrit, p. 1317)	« Elle tourne bientôt mal » (v. 3, p. 152)
« et ils commettent des actes de provocation. Les Illinois demeurent calmes, un autre combat leur sourit peu » (manuscrit, p. 1318)	« et font quelques provocations. Les Illinois restent calmes, un autre combat ne les attire pas » (v. 3, p. 158)
« et commencent à retraiter le long » (manuscrit, p. 1318)	« et commencent à se retirer le long » (v. 3, p. 158)
« De loin se voient les sentinelles » (manuscrit, p. 1318)	« De loin on voit les sentinelles » (v. 3, p. 158)
« Avec l'instruction de ramener des ambassadeurs » (manuscrit, p. 1320)	« Avec la mission de ramener des ambassadeurs » (v. 3, p. 158)
« Les Iroquois acceptent les castors » (manuscrit, p. 1320)	« Les Iroquois acceptent les peaux » (v. 3, p. 159)
« Ces massacres, ce manque de foi, cette dureté » (manuscrit, p. 1320)	« Ce massacre, ce manque de bonne foi, cette dureté » (v. 3, p. 159)
« C'est un homme capable, affectionné au service » (manuscrit, p. 1570)	« C'est un homme capable et dévoué » (v. 4, p. 20)
« Kondiaronk se vante qu'il a tué la paix » (manuscrit, p. 1573)	« Kondiaronk se vante d'avoir détruit la paix » (v. 4, p. 20)
« Denonville choit dans les incertitudes et dans les hésitations » (manuscrit, p. 1573)	« Denonville retombe dans l'incertitude et dans les hésitations » (v. 4, p. 22)

« Il ne croit pas que Kondiaronk ait persuadé » (manuscrit, p. 1573)	« Il ne pense pas que Kondiaronk a persuadé » (v. 4, p. 22)
« en un mot, avec de nombreuses qualités, il n'était pas du calibre qu'il fallait » (manuscrit, p. 1573 [1574])	« Denonville avait de nombreuses qualités mais pas la compétence nécessaire » (v. 4, p. 23)

Ces corrections ne se justifient pas. Ainsi « conduire le prisonnier en leur pays » constitue pour le XVIIe siècle une expression plus juste que d'écrire « dans leur pays » parce qu'à cette époque les frontières sont floues. D'une manière générale, les corrections apportées appauvrissent le style, ce qui est d'autant plus inacceptable qu'il s'agit en l'occurrence d'un auteur romancier-historien. Quand l'éditeur de Septentrion remplace « *goûter* la douceur de la paix » par « *apprécier* », quand, au lieu d'avoir « *tué* la paix », Kondiaronk aurait plutôt « *détruit* » celle-ci, quand, au lieu de « *choir* », Denonville « *retombe* », quand Desrosiers écrit : « De loin *se voient* les sentinelles », et que l'éditeur corrige par « De loin *on voit* les sentinelles », etc., l'on assiste au remplacement du cuir par de la cuirette ; comme pour tout travail de restauration, la règle devrait toujours consister à respecter au maximum l'original.

C'est d'ailleurs précisément ce que faisait Desrosiers lui-même en optant pour une forme d'écriture proche des documents. Pour revenir à l'expression selon laquelle Kondiaronk a tué la paix, Desrosiers la prend intégralement dans l'*Histoire de la Nouvelle France* de Charlevoix publiée en 1744 : Kondiaronk « répondit qu'il venoit de tuer la paix » (vol. 1, p. 536). Au-delà du vocabulaire c'est le style narratif de Desrosiers qui se trouve édulcoré alors qu'il exprime précisément sur un mode poétique, une réalité historique. Nous n'avons évidemment pas révisé ainsi toute l'œuvre, mais il nous apparaît que le travail d'édition a été mené de manière excessive. Même pour le volume édité en 1947, peu de pages n'ont pas été retouchées : une ou deux corrections par pages, parfois même cinq ou six. Le second volume que Desrosiers avait laissé pour prêt à être édité en compte un plus grand nombre, parfois huit par page, le troisième volume, jusqu'à 12 ou 13 par page, le dernier volume, souvent davantage. Il est d'autant plus difficile de comprendre ces excès de transformation de l'original que l'éditeur a fait un remarquable travail de mise en valeur de l'œuvre de Desrosiers en ajoutant de brèves notes dans les marges qui dégagent les thèmes abordés, informent sur les lieux et les personnages. Il aurait mieux valu garder l'intégralité du texte d'origine quitte à remettre dans leur contexte les expressions de Desrosiers qui n'ont plus cours. Prenons le mot « race » par exemple. Devrait-on modifier ces vers de l'*Ô Canada* : « Il est né d'une race fière, béni fut son berceau, le ciel a marqué sa carrière sous un ciel nouveau » pour se faire désormais chantres d'une « nation fière sous un ciel d'Amérique » ? Il nous semble que l'éditeur a fait l'erreur de se porter à la défense de Desrosiers en

expurgeant son œuvre historique de ce qui la rattachait à une autre époque, également au nationalisme traditionnel canadien-français et à Lionel Groulx qui l'incarne le mieux et dont Desrosiers était un ami. Mais Desrosiers n'avait pas besoin de cette cure et de ce maquillage. Au-delà de toutes les expressions et de toutes les classifications qui étaient les siennes et celles de son époque, il a écrit, dans le domaine de l'histoire coloniale, une œuvre extraordinaire qui devançait à peu près tous ses contemporains, non seulement dans la manière d'écrire cette histoire mais dans celle de rendre compte de l'Autre.

S'il faut remercier Denis Vaugeois et sa maison d'édition Septentrion d'avoir sorti de l'ombre cette œuvre après un demi-siècle d'oubli, s'il faut reconnaître que la partie correspondant au quatrième volume n'était peut-être pas publiable dans sa forme originelle, on déplore cependant que tout l'effort n'ait pas été fait pour reproduire l'œuvre dans une forme aussi rapprochée que possible de sa version originale.

BIBLIOGRAPHIE

BEAUGRAND-CHAMPAGNE, Aristide

1936 « Les Anciens Iroquois du Québec », *Cahiers des Dix*, 1 : 171-199.

1939 « L'organisation sociale des Anciens Iroquois », *Cahiers des Dix*, 4 : 271-289.

1940 « Le Régime politique des Anciens Iroquois », *Cahiers des Dix*, 5 : 217-119.

1941 « Croyances des Anciens Iroquois », *Cahiers des Dix*, 6 : 195-210.

BEAULIEU, Alain

1993 *Ne faire qu'un seul peuple ? Iroquois et Français à l'âge Héroïque de la Nouvelle France (1601-1660)*, Sainte-Foy, Université Laval. (Thèse de doctorat en histoire.)

BRENDAO, José Antonio

1997 « Your Fyre Shall Burn No More », *Iroquois Policy toward New France and its Native Allies to 1701*, Lincoln, University of Nebraska Press.

DELÂGE, Denis

1999 « Essai sur les origines de la canadianité », dans : Éric WADDEL (dir.), *Le Dialogue avec les cultures minoritaires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 29-51.

DENNIS, Mattew

1993 *Cultivating the Landscape of Peace : Iroquois – European Encounters in seventeenth Century America*, London, Cornell University Press.

DESCHÊNES, Jean-Guy

1999 « Iroquoiserie », compte rendu, *Cap aux Diamants*, 59 : 63-64.

DESROSIERS, Léo Paul

1919 *Nord-Sud*, « La nationalisation de notre littérature par l'étude de notre histoire », *L'Action française*, III, 2 : 65-77.

1919 « La naissance d'une race », *L'Action française*, III : 372.

1920 « L'appel aux armes », *Le Devoir*, 12 juillet : 1.

1937 *L'Accalmie. Lord Durham au Canada*, Montréal, *Le Devoir*.

1939 *Commencements*, Montréal, Éditions de l'A.C.F.

1942 *Sources*, Montréal, Brentano's.

1947 *Iroquoisie (1534-1646)*, Montréal, Les Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française.

1951 *L'Ampoule d'or*, Paris, Gallimard.

1955 « Iroquoisie, terre française », *Cahier des Dix*, 20 : 33-59.

1957 *Engagés du grand portage*, Montréal, Fides.

1958 *Vous qui passez*, tome I, Montréal, Fides.

1959 *Vous qui passez*, tome II, Montréal, Fides.

1960 *Vous qui passez*, tome III, Montréal, Fides.

1962 *Les Opiniâtres* (1941), Montréal, Fides.

1998-1999 *Iroquoisie (1534-1701)*, 4 tomes, Québec, Les Éditions du Septentrion.

ECCLES, William

1987 *Essays on New France*, Toronto, Oxford University Press, [1995].

FENTON, William N.

1998 *The Great Law and the Longhouse. A Political History of the Iroquois Confederacy*, Norman, University of Oklahoma Press.

GÉLINAS, Michelle

1973 *Léo-Paul Desrosiers, ou le récit ambigu*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

GÉRIN, Léon

1903 « Les causes du conflit iroquois-huron », *La Nouvelle-France*, tome II, 6 : 273-280.

GRANDBOIS, Alain

1948 *Né à Québec. Louis Jolliet (1933). Récit*, Montréal, Fides.

GROULX, Lionel

1947 « Iroquoisie », compte rendu, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, I, 2 : 278-287.

1971 *Mes Mémoires*, tome 2, Montréal, Fides : 157-171.

GROULX, Patrice

1999 *Pièges de la mémoire. Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Hull, Kent d'ouest.

HUNT, George T.

1967 [1940] *The Wars of the Iroquois : A Study in Intertribal Trade Relations*, Madison, The University of Wisconsin Press.

LEMIRE, Maurice

1988 « Présentation », dans Léo-Paul DESROSIERS, *Les Engagés du Grand Portage*, Montréal, BQ : 7-14.

RICHER, Julia

1966 *Léo-Paul Desrosiers*, Montréal, Fides.

RICHTER, Daniel

1992 *Ordeals of The Longhouse. The Peoples of the Iroquois League in the Era of European Colonization*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.

SYLVESTRE, Guy

1938 « Léo-Paul Desrosiers et Michelle Le Normand. Entrevue », *Le Mauricie*, II, 6 : 1.

VIAU, Roland

1997 *Enfants du néant et mangeurs d'âmes. Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Boréal.

WHITE, Richard

1991 *The Middle Ground. Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press.